

Pierre Carlet de Chamblain Marivaux de

**La Vie De Marianne, Ou Les Aventures De Madame La Comtesse De \*\*\***

## **Septieme Partie**

A Francfort: Aux Depens De La Compagnie, MDCCXXXVII.

**<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1771731427>**

Band (Druck) Freier  Zugang







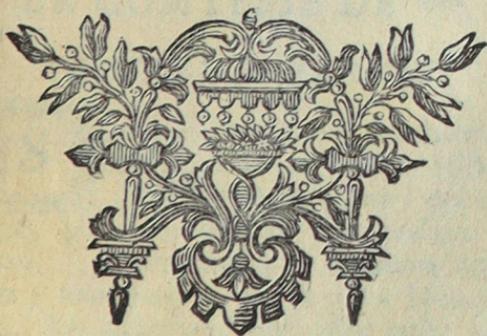
Per 5.

.OnTe  
9225

LA VIE  
DE  
MARIANNE,

OU  
LES AVANTURES  
DE MADAME  
LA COMTESSE DE \*\*\*

*Par Monsieur* DE MARIVAUX,  
SEPTIEME PARTIE.



A FRANCFORT.  
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,  
M DCC XXXVII.

LA VIE  
DE  
MARIANNE  
OU  
LES AVANTURES  
DE MADAME  
LA COMTESSE DE  
MARIANNE  
SEPTIEME PARTIE

A BRUXELLES  
CHEZ MESSIEURS DE LA COMPAGNIE  
MDCCLXXVI



LA VIE  
DE  
MARIANNE,  
OU LES  
AVANTURES DE MADAME  
LA COMTESSE DE \*\*\*.

SEPTIEME PARTIE.

**S** Ouvenez - vous - en, Madame, la  
deuxieme Partie de mon Histoire  
fut si longtems à venir, que vous  
fûtes persuadée qu'elle ne viendrait ja-  
mais. La troisieme se fit beaucoup atten-  
dre ; vous doutiez que je vous l'envoyas-  
se. La quatrieme vint assez tard ; mais  
vous l'attendiez, en m'appellant une pares-  
seuse. Quant à la cinquieme, vous n'y comp-  
tiez pas si tôt lorsqu'elle arriva. La sixieme  
est venuë si vite, qu'elle vous a surpris ;

A 2

peut-

Peut-être ne l'avez-vous lûe qu'à moitié, & voici la septieme.

Oh! je vous prie, sur tout celà, comment me définirez-vous? Suis-je paresseuse? Ma diligence vous montre le contraire. Suis-je diligente? Ma paresse passée m'a promis que non.

Que suis-je donc à cet égard? Eh mais! Je suis ce que vous voyez, ce que vous êtes peut-être, ce qu'en général nous sommes tous; ce que mon humeur & ma fantaisie me rendent, tantôt digne de loüange, & tantôt de blâme, sur la même chose: n'est-ce pas-là tout le monde?

J'ai vû dans une infinité de gens des défauts & des qualités, sur lesquels je me fiais, & qui m'ont trompée: j'avois droit de croire ces gens-là généreux, & ils se trouvoient mesquins; je les croyois mesquins, & ils se trouvoient généreux. Autrefois, vous ne pouviez pas souffrir un Livre; aujourd'hui, vous ne faites que lire: peut-être que bientôt vous laisserez-là la lecture, & peut-être redeviendrai-je paresseuse.

A tout hazard, poursuivons notre Histoire. Nous en sommes à l'apparition subite & inopinée de Madame de Miran & de Valville.

On n'avoit point soupçonné qu'ils viendroient; de sorte qu'il n'y avoit aucun ordre donné en ce cas-là.

La

La seule attention qu'on avoit eüe ; c'étoit de finir mon affaire dans la matinée, & de prendre le tems le moins sujet aux visites.

D'ailleurs, on s'étoit imaginé que Madame de Miran nè scautoit à qui s'adresser, pour apprendre ce que j'étois devenuë; qu'elle ignorerait, que le Ministre eût eu part à mon Avanture. Mais, vous vous rappelez bien la visite, que j'avois reçüe, il n'y avoit que deux ou trois jours, d'une certaine Dame maigre, longue, & menuë; vous sçavez aussi que j'en avois sur le champ informé Madame de Miran; que je lui avois fait un portrait de la Dame; & qu'elle m'avoit écrit, qu'à ce portrait, elle reconnoissoit le spectre en question.

Et ce fut justement celà, qui fit que ma Mere se douta des auteurs de mon enlèvement; ce fut ce qui la guida dans la recherche qu'elle fit de sa fille.

Il falloit bien que mon Histoire eût percé. Madame de Fare avoit infailliblement parlé: cette Dame longue & maigre avoit été instruite. Elle étoit méchante & glorieuse: le discours, qu'elle m'avoit tenu au Couvent, marquoit de mauvaises intentions. C'étoit elle apparemment, qui avoit ameuté les Parens, qui les avoit engagés à se remuer, pour se garantir de l'affront, que Madame de Miran alloit leur faire, en me mettant dans la famille;

mille; & ma disparition ne pónvoit être que l'effet d'une intrigue liée contre eux.

Mais, mavoient-ils enlevée de leur chef? Car, ils pouvoient n'y avoir employé que de l'adresse. Leur complot n'étoit-il pas autorisé? Avoient-ils agi sans pouvoir?

Un carossé m'étoit venu prendre: quelle livrée avoit le Cocher? Cette femme, qui s'étoit dite envoyée par ma Mere pour me tirer du Couvent, quelle étoit sa figure? Madame de Miran, & son fils, s'informent de tout, font d'exactes perquisitions.

La Tourriere du Couvent avoit vû le Cocher; elle se ressouvenoit de la livrée: elle avoit vû la femme en question, & en avoit retenu les traits, qui étoient assez remarquables. C'étoit un visage un peu large & très-brun, la bouche grande & le nez long: voilà qui étoit fort reconnoissable. Aussi ma Mere & son fils la reconnurent-ils pour l'avoir vûë chez Madame de.... Femme du Ministre, & leur Parente: c'étoit une de ses femmes.

A l'égard de la livrée du Cocher, il s'agissoit d'un galon jaune sur un drap brun; ce qui leur indiquoit celle d'un Magistrat, Cousin de ma Mere, & avec qui ils se trouvoient tous les jours.

Et qu'est-ce que cela conduoit? Non seulement que la famille avoit agi là dedans, mais le

que le Ministre même l'appuyoit, puisque Madame de ..... avoit chargé une de ses femmes de me venir prendre; c'étoit une conséquence toute naturelle.

Toutes ces instructions-là, au reste, ils ne reçurent que le lendemain de mon enlèvement: non pas que Madame de Miran ne fût venue la veille après midi. comme vous sçavez qu'elle me l'avoit écrit; mais, c'est que lorsqu'elle vint, la Tourriere, qui étoit la seule de qui elle pût tirer quelques lumières, étoit absente pour différentes commissions de la Maison: de façon qu'il fallut revenir le lendemain matin pour lui parler. Ce ne fut même qu'assez tard: il étoit près de midi quand ils arrivèrent; ma Mere, qui ne se portoit pas bien, n'avoit pû sortir de chez elle de meilleure heure.

Mon enlèvement l'avoit pénétrée de douleur & d'inquiétude. C'étoit comme une mere qui auroit perdu sa fille, ni plus ni moins: c'est ainsi que me le contèrent les Religieuses de mon Couvent, & la Tourriere.

Elle se trouva mal au moment qu'elle apprit ce qui m'étoit arrivé: il fallut la secourir; elle ne cessa de pleurer.

Je vous avoue que je l'aime, disoit-elle, en parlant de moi à l'Abbesse, qui me le répéta: je n'y suis attachée, Madame; & il n'y a pas moyen de faire autrement avec elle. C'est

un cœur, c'est une ame, une façon de penser, qui vous étonneroit. Vous sçavez qu'elle ne possède rien; & vous ne sçauriez croire combien je l'ai trouvée noble, généreuse & desintéressée, cette chere enfant: cela passe l'imagination; & je l'estime encore plus que je ne l'aime. J'ai vû d'elle des traits de caractère, qui m'ont touchée jusqu'au fond du cœur. Imaginez-vous que c'est moi, que c'est ma personne, qu'elle aime, & non pas les secours que je lui donne. Est-ce que cela n'est pas admirable dans la situation où elle est? Je crois qu'elle mourroit plutôt, que de me déplaire; elle pousse cela jusqu'au scrupule; & si je cessois de l'aimer, elle n'auroit plus le courage de rien recevoir de moi. Ce que je vous dis est vrai, & cependant je la perds; car, comment la retrouver? Qu'est-ce que mes indignes Parens en ont fait? Où l'ont-ils mise?

Mais, Madame, pourquoi vous l'enlèveroit-ils? lui répondoit l'Abbesse, D'où vient qu'ils seroient fâchés de votre charité pour elle? Quel intérêt ont-ils d'y mettre obstacle?

Hélas! Madame, lui disoit-elle, c'est que mon fils n'a pas eu l'orgueil de la mépriser; c'est qu'il a eu assez de raison pour lui rendre justice, & le cœur assez bien fait pour sentir ce qu'elle vaut; c'est qu'ils ont craint qu'il,

ne

ne l'aimât trop, que je ne l'aimasse trop moi-même, & que je ne consentisse à l'amour de mon fils, qui la connoit. De vous dire, comment, & où il l'a vûë, nous n'avons pas le tems; mais voilà la source de la persécution qu'elle éprouve d'eux. Un malheureux événement les a instruits de tout; & cela, par l'indiscrétion d'une de mes Parentes, qui est la plus sotte femme du monde, & qui n'a pû retenir sa misérable fureur de parler. Ils n'ont pas tout le tort, au reste, de se méfier de ma tendresse pour elle: il n'y a point d'homme de bon-sens, à qui je ne crusse donner un trésor, si je le mariois avec cette petite fille là.

Eh voyez que d'amour! Jugez-en par la franchise avec laquelle elle parloit. Elle disoit tout, elle ne cachoit plus rien; & elle, qui avoit exigé de nous tant de circonspection, tant de discrétion, & tant de prudence, la voilà, qui, à force de tendresse & de sensibilité pour moi, oublie elle-même de se taire, & est première à révéler notre secret; tout lui échape dans le trouble de son cœur. O! trouble aimable! Que tout mon amour pour elle, quelque prodigieux qu'il ait été, n'a jamais pû payer, & dont le ressouvenir m'arrache actuellement des larmes. Oui, Madame, j'en pleure encore. Ah! mon Dieu, que mon ame avoit d'obligations à la sienne!

A 5

Hélas

Hélas! cette chere Mere, cette ame admirable, elle n'est plus pour moi, & notre tendresse ne vit plus que dans mon cœur.

Passons là-dessus; je m'y arrête trop; j'en perds de vûe Valville, dont Madame de Miran avoit encore à soutenir le desespoir, & à qui, dans l'accablement où il se trouvoit, elle avoit défendu de paroître; de sorte qu'il s'étoit tenu dans le Carosse pendant qu'elle interrogeoit la Tourriere: &, sur ce qu'elle en apprit, toute languissante & toute indisposée qu'elle étoit, elle courut chez le Ministre; persuadée, que c'étoit-là qu'il falloit aller, pour sçavoir de mes nouvelles, & pour me retrouver.

De toutes les personnes de la famille, celle, avec laquelle elle étoit la plus liée, & qu'elle aimoit le plus, c'étoit Madame de... femme du Ministre, qui l'aimoit beaucoup aussi: &, quoiqu'il fût certain, que cette Dame se fût prêtée au complot de la famille, ma Mere ne douta point qu'elle n'eût eu beaucoup de peine à s'y résoudre, & se promit bien de la ranger de son parti dès qu'elle lui auroit parlé.

Et elle avoit raison d'avoir cette opinion-là d'elle: ce fût elle en effet, qui refusa de soutenir l'entreprise, & qui, comme vous sçavez, parut opiner qu'on me laissât en repos.

Voici

Voici donc Madame de Miran & Valville, qui entrent tout d'un coup dans la chambre, où nous étions. C'étoit Madame de..., & non pas le Ministre que ma mère avoit demandé d'abord : & les gens de la maison, qu'on n'avoit avertis de rien, & qui ignoroient de quoi il étoit question dans cette chambre, laissèrent passer ma Mere & son fils, & leur ouvrirent tout de suite.

Dès qu'ils me virent tous deux (je vous l'ai déjà dit, je pense) ils s'écrièrent; l'une, Ah! ma fille, tu es ici; l'autre, Ah! ma Mere, c'est elle même!

Le Ministre, à la vûe de Madame de Miran, sourit d'un air affable, & pourtant ne put se deffendre, ce me semble, d'être un peu déconcerté: c'est qu'il étoit bon, & qu'on lui avoit dit combien elle aimoit cette petite fille. A l'égard des parens, ils la saluèrent d'un air extrêmement sérieux, jettèrent sur elle un regard froid & critique, & puis détournèrent les yeux.

Valville les devoit des siens; mais, il avoit ordre de se taire: ma Mere ne l'avoit mené qu'à cette condition-là. Tout le reste de la compagnie parut attentif & curieux: la situation promettoit quelque chose d'intéressant,

Ce fut Madame de..., qui rompit le silence. Bon jour, Madame, dit-elle à ma Mere.

re. Franchement , on ne vous attendoit pas ; & j'ai bien peur que vous n'alliez être fâchée contre moi.

Eh ! d'où vient , Madame , le seroit-elle ? ajouta tout de suite cette parente longue & maigre ; (car je ne me ressouviens point de son nom , & n'ai retenu d'elle que la singularité de sa figure.) D'où vient le seroit-elle , ajouta-t-elle , dis-je , d'un ton aigre & aussi revêché que sa physionomie ? Est-ce qu'on desoblige Madame , quand on lui rend service , & qu'on lui sauve les reproches de toute sa famille ?

Vous êtes la maîtresse de penser de mes actions ce qui vous plaît , Madame , lui répondit d'un air indifférent Madame de Miran ; mais , je ne les reformerai point sur le jugement que vous en ferez : nous sommes d'un caractère trop différent , pour être jamais du même avis. Je n'approuve pas plus vos sentimens , que vous n'approuvez les miens ; & je ne vous en dis rien : faites de même à mon égard.

Valville étoit rouge comme du feu ; il avoit les yeux étincelans ; je voyois à sa respiration précipitée qu'il avoit peine , à se contenir , & que le cœur lui battoit.

Monsieur , continua Madame de Miran , en adressant la parole au Ministre , c'étoit Madame de . . . , que je venois voir ; & voici l'objet de la visite que je lui rendois ce matin , ajouta-t-elle

elle, en me montrant. J'ai sçu qu'une des femmes de Madame l'étoit venuë prendre sous mon nom au Couvent où je l'avois mise : & j'espérois qu'elle me diroit ce que cela signifie ; car, je n'y comprends rien. A-t-on voulu se divertir à m'inquiéter ; Quelle peut avoir été l'intention de ceux qui ont imaginé de me soustraire cette jeune enfant, à qui je m'intéresse ? Ce projet-là ne vient pas de Madame, j'en suis sûre : je ne la confonds point du tout avec les gens qui ont tout au plus gagné sur elle qu'elle s'y prêtât. Je ne m'en prens point à vous non plus, Monsieur ; on vous a gagné aussi ; & voilà tout. Mais, de quel prétexte s'est-on servi ? Sur quoi a-t-on pû fonder une entreprise aussi bizarre ? De quoi Mademoiselle est-elle coupable ?

Mademoiselle ! s'écria encore là-dessus, d'un air railleur, cette parente sans nom. Mademoiselle ! Il me semble avoir entendu dire qu'elle s'appelloit Marianne, ou bien qu'elle s'appelle comme on veut ; car, comme on ne sçait d'où elle sort, on n'est sûr de rien avec elle, à moins qu'on ne devine. Mais, c'est peut-être une petite galanterie, que vous lui faites, à cause qu'elle est passablement gentille.

Valville, à ce discours, ne put se retenir, & la regarda avec un ris amer & moqueur, qu'elle sentit.

Mon

Mon petit cousin, lui dit-elle, ce que je dis-la ne vous plaît pas; nous le sçavons; mais, vous pourriez-vous dispenser d'en rire. He! si je le trouve plaisant, ma grande cousine, pourquoi n'en rirois-je pas? répondit il.

Taisez vous, mon fils, lui dit aussitôt, Madame de Miran. Pour vous, Madame, laissez-moi, je vous prie, parler à ma façon, & comme je crois qu'il convient. Si Mademoiselle avoit affaire à vous, vous seriez la maîtresse de l'appeller comme il vous plairoit. Quant à moi, je suis bien aise de l'appeller Mademoiselle. Je dirai pourtant Marianne, quand je voudrai; & cela, sans conséquence, sans blesser les égards que je crois lui devoir. Le soin, que je prends d'elle, me donne des droits que vous n'avez pas; mais, ce ne sera jamais que dans ce sens-là - que je la traiterai aussi familièrement que vous le faites, & que vous vous figurez qu'il vous est permis de le faire. Chacun a sa maniere de penser; & ce n'est pas-là la mienne. Je n'abusserai jamais du malheur de personne. Dieu nous a caché ce qu'elle est; je ne deciderai point: je vois bien qu'elle est à plaindre; mais je ne vois pas pourquoi en l'humilieroit. L'un n'entraîne pas l'autre, la raison & l'humanité, sans compter la religion, nous portent à ménager les personnes qui sont dans le cas, où celle-ci se trouve. Il nous répugne de profiter

fiter contre elles de l'abbaissement où le sort  
 les a jettées : les airs de mépris ont mauvaise  
 grace avec elles, & leur infortune leur tient  
 lieu de rang auprès des cœurs bien faits ;  
 principalement quand il s'agit d'une fille  
 comme Mademoiselle, & d'un malheur pa-  
 reil au sien. Car enfin, Madame, puisque  
 vous êtes instruite de ce qui lui est arrivé,  
 vous sçavez donc qu'on a des indices presque  
 certains, que son pere & sa mere, qui fu-  
 rent tuez en voyage, lorsqu'elle n'avoit que  
 deux ou trois ans, étoient des Etrangers de  
 la première distinction : ce fut-là l'opinion  
 qu'on eut d'eux dans le temps. Vous sçavez,  
 qu'ils avoient avec eux deux Laquais & une  
 Femme-de-Chambre, qui furent tuez aussi  
 avec le reste de l'équipage : que Mademoi-  
 selle, dont la petite parure marquoit une en-  
 fant de condition, ressembloit à la Dame as-  
 sassinée : qu'on ne douta point qu'elle ne fût  
 sa fille : & que tout ce que je dis-la est cer-  
 tifié par une personne vertueuse, qui se char-  
 gea d'elle alors, qui l'a élevée, qui l'a con-  
 fé les mêmes circonstances en mourant à un  
 saint Religieux nommé le Pere S. Vincent, que  
 je connois. & qui de son côté le dira à tout  
 le monde.

A cet endroit de son récit, les indifférens  
 de la compagnie, je veux dire, ceux qui n'é-  
 toient point de la famille, parurent s'atten-  
 drix

drir sur moi, quelques parens même des moins obstinez, & sur-tout Madame de . . . , en furent touchez: il se fit un petit murmure, qui m'étoit favorable.

Ainsi, Madame, ajouta Madame de Miran, sans s'interrompre, vous voyez bien que tous les prejugez sont pour elle, que voilà de reste dequoi justifier le titre de Mademoiselle, que je lui donne, & que je ne scaurois lui refuser sans risquer d'en agir mal avec elle. Il n'est donc point ici question de galanterie, mais d'une justice, que tout veut que je lui rende; à moins que d'ajouter des injures à celles que le hazard lui a déjà faites, & que vous ne me conseillerez pas vous-même: ce qui seroit en effet inexculpable, barbare, & d'un orgueil impitoyable, vous en conviendrez; sur-tout, je vous le répète encore, avec une jeune personne du caractere dont elle est. Je suis fâchée qu'elle soit présente; mais, vous me forcez de vous dire que sa figure, qui vous paroît jolie, est en vérité ce qui la distingue le moins: & je puis vous assurer, que par son bon esprit, par les qualitez de l'ame, & par la noblesse des procédez, elle est Demoiselle autant qu'aucune fille, de quelque rang qu'elle soit, puisse l'être. Oh, vous m'avouerez que celà impose: du moins, c'est ainsi que j'en juge. Et ce que je vous dis-là, elle ne le doit, ni à l'usage du monde,

ni à l'éducation qu'elle a eüe , & qui a été fort simple : il faut que cela soit dans le sang ; & voilà , à mon gré , l'essentiel.

Oh ! sans doute , ajouta Valville , qui gliffa tout doucement ce peu de mots , sans doute : & si , dans le monde , on s'étoit avisé de ne donner les titres de Madame ou de Mademoiselle qu'au mérite de l'esprit & du cœur , ah ! qu'il y auroit de Madames ou de Mademoiselles , qui ne seroient plus que des Cautaus ; mais heureusement , on n'a tué , ni leur pere , ni leur mere , & on sçait qui elles sont.

Là-dessus , on ne put s'empêcher de rire un peu. Mon fils , encore une fois , je vous défens de parler , lui dit assez vivement Madame de Miran.

Quoi qu'il en soit , continua-t-elle ensuite , je la protege , je lui ai fait du bien , j'ai dessein de lui en faire encore , elle a besoin que je lui en fasse , & il n'y a point d'honnêtes gens , qui n'enviaissent le plaisir que j'y ai , qui ne voulussent se mettre à ma place. C'est de toutes les actions la plus loüable que je puisse faire : il seroit honteux d'y trouver à redire , à moins que ce ne soit offenser l'état , que de s'intéresser , quand on est riche , à la personne la plus digne qu'on la venge de ses malheurs. Voilà tout mon crime : & , en attendant qu'on me prouve que c'en est un ,

VII, Part.

B

je

je viens, Monsieur, vous demander raison de la hardiesse qu'on a eüe à mon égard, & de la surprise qu'on a faite à vous-même, aussi-bien qu'à Madame; je viens chercher une fille que j'aime, & que vous aimeriez autant que moi, si vous la connoissiez, Monsieur.

Elle s'arrêta-là. Tout le monde se tût; & moi je pleurois, en jettant sur elle des regards qui témoignent les mouvemens dont j'étois saisie pour elle, & qui émurent tous les Assistans. Il n'y eut que cette inexorable parente, que je n'ai point nommée, qui ne se rendit point, & dont l'air paroïssoit toujours aussi sec & aussi révolté qu'il l'avoit été d'abord.

Aimez-la, Madame, aimez-la: qui est-ce qui vous en empêche, dit-elle, en secouant la tête. Mais, n'oubliez pas, que vous avez des Parens & des Alliez, qui ne doivent point en souffrir, & que du moins il n'y aille rien du leur: c'est tout ce qu'on vous demande.

Hé! Vous n'y songez pas, Madame, vous n'y songez pas, reprit ma Mere: ce n'est, à personne, à régler mes sentimens là-dessus. Je ne suis, ni sous votre tutelle, ni sous la leur. Je leur laisse volontiers le droit de conseil avec moi, mais non pas celui de réprimande. C'est vous qui les faites agir & parler, Madame; & je suis persuadée qu'aucun d'eux n'avoueroit ce que vous leur faites dire à tous.

Vous

Vous m'excuserez, Madame, vous m'excuserez, s'écria la Harpie : nous n'ignorons pas vos desseins ; & ils nous choquent tous aussi. En un mot, votre Fils aime trop cette petite Fille ; & , qui pis est, vous le permettez.

Et si en effet je le lui permets, qui est-ce qui pourra le lui défendre ? Quel compte aura-t-il à rendre aux autres ? repartit froidement Madame de Miran. Vous dirai-je encore plus ? C'est que j'aurois fort mauvaise opinion de mon fils, c'est que je ferois très-peu de cas de son caractère, si lui-même n'en faisoit pas beaucoup de cette petite fille, pour parler comme vous, que je ne tiens pourtant pas pour si petite, & qui ne sera telle que pour ceux qui n'auront peut-être que leur orgueil au-dessus d'elle.

A ce dernier mot, le Ministre, qui avoit écouté tout le Dialogue, toujours souriant & les yeux baissés, prit sur le champ la parole, pour empêcher les répliques.

Oui, Madame, vous avez raison, dit-il à Madame de Miran ; on ne sçauroit qu'approuver les bontés que vous avez pour cette belle enfant. Vous êtes généreuse : cela est respectable ; & les malheurs, qu'elle a essuyés, sont dignes de votre attention. Sa physionomie ne dément point non plus les qualités que vous lui trouvez : elle a tout l'air de

les avoir ; & ce n'est , ni le soin que vous prenez d'elle , ni la bienveillance que vous avez pour elle , qui nous allarment. Je prétens moi - meme avoir part au bien que vous voulez lui faire. La seule chose , qui nous inquiète , se'est qu'on dit que Monsieur de Valville a non seulement beaucoup d'estime pour elle , ce qui est très-juste , mais encore beaucoup de tendresse , ce que la jeune personne , faite comme elle est , rend très-vraisemblable. En un mot , on parle d'un mariage qui est résolu , & auquel vous consentez , dit-on , par la force de l'attachement que vous avez pour elle ; & voilà ce qui intrigue la famille.

Et je pense que cette famille a droit de s'en intriguer , dit tout dit suite la parente pigrichie. Madame , je n'ai pas tout dit : laissez-moi achever , je vous prie , lui repartit le Ministre , sans hausser le ton , mais d'un air serieux ; Madame vaut bien qu'on lui parle raison.

J'avoue , reprit-il , qu'il est probable sur tout ce que vous nous rapportez , que la je un ne enfant a de la naissance ; mais , la catastrophe en question a jetté là-dessus une obscurité , qui blesse , qu'on vous reprocherait , & dont nos usages ne veulent pas qu'on fasse si peu de compte. Je suis totalement de votre

tre avis, pourtant, sur les égards que vous avez pour elle; ce ne sera pas moi qui lui refuserai le titre de Mademoiselle; & je crois avec vous qu'on le doit même à la condition dont elle est. Mais, remarquez que nous le croyons vous & moi, par un sentiment généreux, qui ne sera peut-être avoué de personne; que du moins qui que ce soit n'est obligé d'avoir, & dont peu de gens seront capables. C'est comme un présent, que onus lui faisons, & que les autres peuvent se dispenser de lui faire. Je dirai bien avec vous qu'ils auront tort; mais, ils ne le sentiront point: ils vous répondront qu'il n'y a rien d'établi en pareil cas, & vous n'aurez rien à leur répliquer, rien qui puisse vous justifier auprès d'eux, si vous portez la générosité jusqu'à un certain excès, tel que le seroit le mariage dont le bruit court, & auquel je n'ajoute point de foi. Je ne doute pas même, que vous ne leviez volontiers tout soupçon sur cet article; & j'en ai trouvé un moyen qui est facile: j'ai imaginé de pourvoir avantageusement Mademoiselle, de la marier à un jeune homme, né de fort honnêtes gens, qui a déjà quelque bien, dont j'augmenterai la fortune, & avec qui elle se verra dans une situation très-honorable. Je n'ai même envoyé chercher Mademoiselle, que pour lui proposer ce parti, qu'elle re-

B 3

fufe

fuse, tout honnête & tout avantageux qu'il est: de sorte que, pour la déterminer, j'ai cru devoir user d'un peu de rigueur, d'autant plus qu'il y va de son bien. J'ai même été jusqu'à la menacer de l'éloigner de Paris. Cependant, son obstination continue. Cella vous paroît-il raisonnable? Joignez-vous donc à moi, Madame; vos services vous ont acquis de l'autorité sur elle; tâchez de la résoudre, je vous prie. Voici le jeune homme en question, ajouta-t-il, & il lui montrait Monsieur Villot, qui, quoiqu'assez bien fait, avoit alors, autant qu'on peut l'avoir l'air d'un pauvre petit homme sans conséquence, dont le métier étoit de ramper & d'obéir, à qui même il n'appartenoit pas d'avoir du cœur, & à qui on pouvoit dire, retirez-vous, sans lui faire d'injure.

Voilà à quoi il ressembloit en cet instant, avec sa figure qui n'étoit qu'humble & point honteuse.

C'est un garçon fort doux & de fort bonnes mœurs, reprit le Ministre en continuant, & qui vivra avec Mademoiselle, comme avec une personne à qui il devra la fortune que je lui promets à cause d'elle: c'est ce que je lui ai bien recommandé de ne jamais oublier.

Le fils du Nourricier de Madame ne répondit à cela, qu'en se prosternant & qu'en se courbant jusqu'à terre.

N'ap-

N'approuvez-vous pas ce que je fais-là, Madame? dit encore le Ministre à ma Mere, & n'etes-vous pas contente? Elle restera à Paris, vous l'aimez & vous ne la perdrez pas de vûë. Je m'y engage, & je ne l'entens pas autrement.

Là-dessus, Madame de Miran jetta les yeux sur Monsieur Villot, qui l'en remercia par une autre prosternation, quoique la façon dont on le regarda n'exigeât pas de reconnoissance.

Et puis ma Mere, secouant la tête, cette union n'est guères assortie, ce me semble, dit-elle, & j'ai peine à croire qu'elle soit du goût de Marianne. Monsieur, je me flatte, comme vous le dites, d'avoir quelque pouvoir sur elle; mais, je vous avoue, que je ne l'employerai pas dans cette occurrence-ci: ce seroit lui faire payer trop cher les services que je lui ai rendus. Qu'elle décide, au reste; elle est la Maîtresse: voyez, Mademoiselle, consentez-vous à ce qu'on vous propose?

Je me suis déjà déclarée, Madame, lui répondis-je d'un air triste, respectueux, mais ferme: j'ai dit que j'aime mieux rester comme je suis; & je n'ai point changé d'avis. Mes malheurs sont bien grands; mais, ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour moi, c'est que je suis née avec un cœur qu'il ne

faudroit pas que j'eusse, & qu'il m'est pourtant impossible de vaincre. Jamais, avec ce cœur-là, je ne pourrais aimer le jeune homme qu'on me présente, jamais: je sens, que je ne m'accoutumerois pas à lui, que je le regarderois, comme un homme qui ne seroit pas fait pour moi. C'est une pensée, qui ne me quitteroit point: j'aurois beau la condamner, & me trouver ridicule de l'avoir, je l'aurois toujours; au moyen de quoi je ne pourrois le rendre heureux, ni être en repos moi-même: sans compter, que je ne me pardonnerois pas la vie desagréable, que meneroit avec moi un mari qui m'aimeroit peut-être, qui pourtant me seroit insupportable, & qui auroit eu tout l'amour d'une autre femme, si je n'avois pas été sans nécessité de le charger de moi, & de mon antipathie. Ainsi, il ne faut pas parler de ce mariage, dont cependant je remercie Monseigneur, qui a eu la bonté d'y penser pour moi; mais, en vérité, il n'y a pas moyen.

Dites-nous donc quelle résolution vous prenez, me répondit le Ministre: que voulez-vous devenir? Aimez-vous mieux être Religieuse? On vous l'a déjà proposé, & vous choisirez le Couvent qu'il vous plaira. Voyez, songez à quelque état qui vous tranquillise. Vous ne voulez pas souffrir qu'on chagri-

chagrine plus long-tems Madame de Miran à cause de vous. Prenez un parti.

Non, Monsieur, dit mon Ennemie, non, rien ne lui convient. On l'aime, on l'époufera, tout est d'accord, la petite personne n'en rabattra rien, à moins qu'on ny mette ordre, elle est sûre de son fait. Madame l'appelle déjà sa fille, à ce qu'on dit.

Le Ministre, à ce discours, fit un geste d'impatienc, qui la fit taire, & moi reprenant la parole: Vous vous trompez, Madame, lui dis-je, à l'égard de la crainte qu'on a que Mr. de Valville ne m'aime trop, qu'il ne veuille m'épouser, & que Madame de Miran n'ait la complaisance de le vouloir bien aussi. On peut entièrement se rassurer là-dessus. Il est vrai que Madame de Miran a eu la bonté de me tenir lieu de mere, ( je sanglottois en disant cela, ) & que je suis obligée, sous peine d'être la plus ingrate créature du monde, de la chérir & de la respecter autant que la mere qui m'a donné la vie. Je lui dois la même soumission, la même vénération, & je pense quelquefois que je lui en dois bien davantage. Car enfin, je ne suis point sa fille, & cependant il est vrai, comme vous le dites, qu'elle m'a traitée comme si je l'avois été. Je ne lui suis rien: elle n'auroit eu aucun tort de me laisser dans l'état où j'étois, ou bien elle pou-

voit se contenter en passant d'avoir pour moi une compassion ordinaire, & de me dire, je vous aimerai; mais, point du tout: c'est quelque chose d'incompréhensible, que ses bontez pour moi, que ses soins, que ses considérations. Je ne sçaurois y songer, je ne sçaurois la regarder elle-même, sans pleurer d'amour & de reconnoissance, sans lui dire dans mon cœur que ma vie est à elle, sans souhaiter d'avoir mille vies pour les lui donner toutes, si elle en avoit besoin pour sauver la sienne: & je rends grace à Dieu de ce que j'ai occasion de dire celà publiquement; ce m'est une joye infinie, la plus grande que j'aurai jamais, que de pouvoir faire éclatter les transports de tendresse, & tous les dévouements, & toute l'admiration, que je sens pour elle. Oui, Madame, je ne suis qu'une Etrangère, qu'une malheureuse Orpheline, que Dieu, qui est le maître, a abandonnée à toutes les misères imaginables: mais, quand on viendroit m'apprendre que je suis la fille d'une Reine, quand j'aurois un Royaume pour héritage, je ne voudrois rien de tout celà, si je ne pouvois l'avoir qu'en me séparant de vous; je ne vivrois point, si je vous perdois: je n'aime que vous d'affection, je ne tiens sur la terre qu'à vous, qui m'avez recueillie si charitablement, & qui avez la générosité de m'aimer tant, quoiqu'on tâche

tâche de vous en faire rougir, & quoique tout le monde me méprise.

Ici, à travers les larmes que je versois, j'aperçus plusieurs personnes de la compagnie, qui détournoient la tête, pour s'esluyer les yeux.

Le Ministre baissoit les siens, & vouloit cacher qu'il étoit ému. Valville restoit comme immobile, en me regardant d'un air passionné, & dans un parfait oubli de tout ce qui nous environnoit; & ma Mere laissoit franchement couler ses pleurs, sans s'embarasser qu'on les vît.

Tu n'as pas tout dit; acheve, Marianne; & ne parle plus de moi, puisque cela t'attendrit trop, me dit-elle, en me tendant sans façon sa main, que je baisai de même. Acheve....

Oui, Madame, lui répondis-je. Vous m'avez dit, Monseigneur, que vous m'éloigneriez de Paris, & que vous m'enverriez loin d'ici, si je refusois d'épouser ce jeune homme, répris-je donc en m'adressant au Ministre; & vous êtes toujours le maître: mais, j'ai à vous répondre une chose, qui doit empêcher Messieurs les Parens d'être encore inquiets sur le mariage qu'ils appréhendent entre Mr. de Valville & moi. C'est que jamais il ne se fera; je le garantis, j'en donne ma parole, & on peut s'en fier à moi: & si je ne vous en ai pas

pas assuré, avant que Madame de Miran arrivât, vous aures la bonté de m'excuser, Monseigneur. Ce qui m'a empêché de le faire, c'est que je n'ai pas cru qu'il fût à propos, ni honnête à moi, de renoncer à Mr. de Valville, pendant qu'on me menaçoit pour m'y contraindre. J'ai pensé que je serois une ingrate, de montrer si peu de courage en cette occasion-ci; après que Mr. de Valville lui-même a bien eu celui de m'aimer, & de m'aimer si tendrement de tout son cœur, & comme une personne qu'on respecte, malgré la situation où il m'a vûë, qui étoit si rebutante, & à laquelle il n'a pas seulement garde, si-non que pour m'en aimer, & m'en considérer davantage.

Voilà ma raison, Monseigneur. Si je vous avois promis de ne le plus voir, il auroit eu lieu de s'imaginer, que je ne me mettois guères en peine de lui, puisque je n'aurois pas voulu endurer d'être persécutée pour l'amour de lui: & mon intention étoit, qu'il fût le contraire, qu'il ne doutât point que son cœur a véritablement acquis le mien: & je serois bien honteuse, si cela n'étoit pas. Peut être est-ce ici la dernière fois que je le verrai, & j'en profite pour m'acquitter de ce que je lui dois, & en même tems pour dire à Madame de Miran, aussi-bien qu'à lui, que ce que la crainte & la menace n'ont pas dû me

me forcer de faire, je le fais aujourd'hui par pure reconnoissance pour elle & pour son fils. Non, Madame; non, ma généreuse Mere; non Mr. de Valville; vous m'êtes trop chers tous les deux, je ne serai jamais la cause des reproches que vous souffririez, si je restois, ni de la honte qu'on dit que je vous attirerois. Le monde me dédaigne, il me rejette; nous ne changerons pas le monde; & il faut s'accorder à ce qu'il veut. Vous dites qu'il est injuste: ce n'est pas à moi à en dire autant; J'y gagnerois trop. Je dis seulement que vous êtes bien généreuse, & que je n'abuserais jamais du mépris que vous faites pour moi des coutumes du monde. Aussi-bien est-il certain, que je mourrois de chagrin du blâme qui en retomberoit sur vous; & si je ne vous l'épargnois pas, je serois indigne de vos bontez. Hélas! je vous aurois donc trompée; il ne seroit pas vrai, que j'aurois le caractère que vous me croyez; & je n'ai que le parti que je prens, pour montrer que vous n'avez pas eu tort de le croire. Mr. de Climal, par sa piété, m'a laissé quelque chose pour vivre: & ce qu'il y a suffit pour une fille, qui n'est, qui rien; qui, en vous quittant, quitte tout ce l'attacheoit, & tout ce qui pourroit l'attacher; qui, après celà, ne se soucie plus de rien, ne regrette plus rien, & qui va pour toute sa vie se renfermer dans un Couvent, où il n'y a qu'à  
donner

donner ordre que je ne voye personne , à l'exception de Madame , qui est comme ma mere , & dont je supplie qu'on ne me prive pas tout d'un coup , si elle veut me voir quelquefois. Voilà tous mes desseins , à moins que Monseigneur , pour être encore plus sûr de moi , ne m'exile loin d'ici , suivant l'intention qu'il en a eu d'abord.

Un torrent de pleurs termina mon discours. Valville , pâle & abattu , paroissoit prêt à se trouver mal ; & Madame de Miran alloit , ce me semble , me répondre , quand le Ministre la prévint , & se retournant avec une action animée vers les Parentes.

Mesdames , leur dit - il , sçavez - vous quelque réponse à ce que nous venons d'entendre ? Pour moi , je n'y en sçais point , & je vous déclare que je ne m'en mêle plus. A quoi voulez-vous qu'on remédie ? A l'estime que Madame de Miran a pour la vertu , à l'estime qu'assurément nous en avons tous ? Empêcherons-nous la vertu de plaire ? Vous ne seriez pas de cet avis-là , ni moi non plus ; & l'Autorité n'a que faire ici.

Et puis , se tournant vers le frere de lait de Madame , Laissez - nous , Villot , lui dit - il , Madame , je vous rends votre fille , avec tout le pouvoir que vous avez sur elle. Vous lui avez tenu lieu de mere ; elle ne pouvoit pas en trouver une meilleure ; & elle méritoit de  
vous

vous trouver. Allez, Mademoiselle. Oubliez tout ce qui s'est passé ici : qu'il reste comme nul ; & consolez-vous d'ignorer qui vous êtes. La Noblesse de vos Parens est incertaine : mais , celle de votre cœur est incontestable ; & je la préférerois , s'il falloit opter.

Il se retiroit, en disant celà ; mais, il me prit un transport, qui l'arrêta, & qui étoit juste.

C'est que je me jettai à ses genoux, avec une rapidité plus éloquente & plus expressive, que tout ce que je lui aurois dit, & que je ne pûs lui dire ; pour le remercier du jugement plein de bonté & de vertu, qu'il venoit lui même de rendre en ma faveur.

Il me releva sur le champ, d'un air qui témoignoit que mon action le surprenoit agréablement, & l'attendrissoit ; je m'apperçus aussi qu'elle plaisoit à toute la compagnie.

Levez-vous, ma belle enfant, me dit-il. Vous ne me devez rien ; je vous rends justice. Et puis, s'adressant aux autres, Elle en fera tant, que nous l'aimerons tous aussi, ajouta-t-il ; & il n'y a point d'autre parti à prendre avec elle. Ramenez-la, Madame, (c'étoit à ma Mere à qui il parloit,) ramenez-la, & prenez garde à ce que deviendra votre fils, s'il l'aime. Car, avec les qualitez que nous voyons dans cette enfant-là, je ne répons pas de lui,

lui, & ne répondrois de personne : faites comme vous pourrez; ce sont vos affaires.

Sans doute, dit aussi-tôt Madame de . . . . son épouse : & si on a donné à Madame l'embaras qu'elle a aujourd'hui, ce n'est pas ma faute; il n'a pas tenu à moi qu'on ne le lui épargnât.

Sur ce pied-là, Mesdames, repartit en se levant cette Parente revêche, je pense qu'il ne vous reste plus qu'à saluer votre Cousine. Embrassez-la d'avance : vous ne risquez rien. Pour moi, on me permettra de m'en dispenser, malgré son incomparable noblesse de cœur; je ne suis pas extrêmement sensible aux vertus romanesques. Adieu, la petite Aventuriere. Vous n'êtes encore qu'une fille de condition, nous diton : mais vous n'en demeurerez pas là; & nous serons bien-heureuses, si au premier jour vous ne vous trouvez pas une Princesse.

Au lieu de lui répondre, je m'avangai vers ma Mere, dont je voulus aussi embrasser les genoux, & qui m'en empêcha; mais, je pris sa main, que je baisai, & sur laquelle je répandis des larmes de joye.

La Parente farouche sortit avec colere, & dit à deux Dames, en s'en allant : Ne venez-vous pas?

Là-dessus, elles se leverent; mais, plus par complaisance pour elle, que par inimitié pour

pour moi: on voyoit bien qu'elles n'approuvoient pas son emportement, & qu'elles ne la suivoient que dans la crainte de la fâcher. Une d'elles dit même tout bas à Madame de Miran? Elle nous a amenées; & elle ne nous le pardonneroit pas, si nous restions.

Valville, à qui le cœur étoit revenu, ne la regardoit plus qu'en riant, & se vengeoit ainsi du peu de succès de son entreprise. Votre Carosse est-il là-bas? lui dit-il: voulez-vous que nous vous ramenions, Madame? Laissez-moi, lui dit-elle: vous me faites pitié d'être si content.

Elle salua ensuite Madame de . . . . ., ne jeta pas les yeux sur ma Mere qui la saluoit, & partit avec les deux Dames dont je viens de parler.

Aussi-tôt, le reste de la compagnie se rassembla autour de moi, & il n'y eut personne qui ne me dit quelque chose d'obligeant.

Mon Dieu! que je me reproche d'avoir trempé dans cette Intrigue-ci! dit Madame de . . . . . à ma Mere. Que je leur sçais mauvais gré de m'avoir persécutée pour y entrer! On ne peut pas avoir plus de tort que nous en avons. N'est-il pas vrai, Mesdames?

Ah! Seigneur! ne nous en parlez pas: nous en sommes honteuses, répondirent-elles. Qu'elle est aimable! Nous n'avons rien de si joli à Paris. Ni peut-être rien de si estimable, reprit Madame de . . . . . Je ne sçauois

VII. Part.

C

vous

vous exprimer l'inquiétude où j'étois pendant tout ce dialogue; & je suis bien contente de Monsieur de.... (elle parloit du Ministre son mari.) Oh! bien contente; il n'a encore rien fait, qui m'ait tant plu; ce qu'il vient de dire est d'une justice admirable.

Avec tout autre Jugé que lui, j'avoue que le cœur m'auroit battu, dit à son tour le jeune Cavalier, que j'avois vu dans l'anti-chambre, & qui étoit encore-là; mais, avec Monsieur de..., je n'ai pas douté un instant de ce qui arriveroit. Et moi, je devrois lui demander pardon d'avoir eu peur pour Mademoiselle, dit alors Valville, qui les avoit jusqu'ici écoulez d'un air modeste & intérieurement satisfait.

Tout le monde rit de sa réponse, mais discrettement, & sans lui rien dire. Il étoit tard, ma Mere prit congé de Madame de..., qui l'embrassa avec toute l'amitié possible, comme pour lui faire oublier le secours qu'elle avoit prêté à nos ennemis. Elle me fit l'honneur de m'embrasser moi-même, ce que je reçus avec tout le respect qui convenoit; & nous nous retirames.

A peine fûmes-nous dans l'anti-chambre, que cette femme, qu'on avoit envoyée pour me tirer de mon premier Couvent sous le nom de ma Mere, & qui étoit venue ce matin même me reprendre à celui où elle m'avoit mise

se la veille ; cette femme, dis-je, se présenta à nous, & nous dit qu'elle avoit ordre du Ministre de nous mener tout-à l'heure, si nous voulions, à ce dernier Couvent, pour me faire rendre mes hardes, qu'on hésiteroit peut-être de me donner, si nous y allions sans elle ; à moins que Madame de Miran n'aimât mieux remettre à y aller dans l'après-midi.

Non, non, dit ma Mere, finissons cela, ne differons point. Venez, Mademoiselle : aussi-bien avons-nous besoin de vous, pour aller-là ; car j'ai oublié de demander où c'est. Venez : j'aurai soin qu'on vous ramene ensuite.

Cette femme nous suivit donc, & monta en carosse avec nous. Vous jugez bien, qu'il ne fut plus question de cette familiarité qu'elle avoit eüe avec moi, lorsqu'elle m'étoit venue prendre ; & je la vis un peu honteuse de la différence qu'il y avoit pour elle de ce voyage-ci à ceux que nous avons déjà faits ensemble : chacun a son petit orgueil. Nous n'étions plus camarades ; & cela lui donnoit quelque confusion.

Je n'en abusai point ; j'avois trop de joye, je sortois d'un trop grand triomphe, pour m'amuser à être maligne ou glorieuse ; & je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

L'entretien fut fort réservé pendant le chemin, à cause de cette femme qui nous ac-

compagnoit; & qui, à l'occasion de je ne sçais quoi qui fut dit, nous apprit que c'étoit de Madame de Fare que venoit toute la rumeur, & qu'en même tems elle avoit refusé de se joindre aux autres parens dans les mouvemens qu'ils s'étoient donnez; de sorte qu'elle n'avoit pas précisément parlé pour me nuire, mais seulement pour avoir le plaisir d'être indiscrette, & de réveler une chose qui surprendroit.

Elle nous conta aussi, que Monsieur Villot étoit au desespoir de ce qu'il ne seroit point à moi. Je l'ai laissé qui pleuroit comme un enfant, nous dit-elle: sur quoi je jettai les yeux sur Valville, pour qui il me parut que le récit de l'affliction de Monsieur Villot n'étoit pas amusant. Aussi n'y répondimes-nous rien ma Mere & moi, & laissames-nous tomber ce petit article, d'autant plus que nous étions arrivez à la porte du Couvent, où je descendis avec cette femme.

Il est inutile que je paroisse, me dit ma Mere; & je crois même, qu'il suffiroit que Mademoiselle allât redemander vos hardes, sans parler de nous, & sans dire que nous sommes ici.

Permettez-moi de me montrer aussi, lui dis-je: les bontez, que l'Abbesse a eues pour moi, exigent que je la remercie; je ne sçau-rois m'en dispenser sans ingratitude. Ah! tu

as raison, ma fille; je ne sçavois pas celà, me répartit-elle: va, mais hâte-toi; & dis-lui que je t'attens, que je suis fatiguée, & qu'il m'est impossible de descendre: fais le plus vite que tu pourras; il vaut mieux que tu la reviennes voir.

Abrégeons donc: je parus, on me rendit mon coffre ou ma cassette, lequel des deux il vous plaira. Toutes les Religieuses, que j'avois vûës, vinrent se réjouir avec moi du succès de mon aventure. L'Abbesse me donna les témoignages d'affection les plus sincères: elle auroit souhaité, que j'eusse passé le reste de la soirée avec elle; mais, il n'y avoit pas moyen. Ma Mere est à la porte de votre maison dans son carosse; elle vous auroit vûë, lui dis-je; mais elle est indisposée: elle vous fait ses excuses & il faut que je vous quitte.

Quoi! s'écria-t-elle, cette mere si tendre, cette Dame que j'estime tant, est ici? Mon Dieu, que j'aurois de plaisir à la voir, & à lui dire du bien de vous! Allez, Mademoiselle, retournez-vous-en; mais, tâchez de la déterminer à venir un instant: si je pouvois sortir, je courrois à elle; & supposé qu'il soit trop tard, dites-lui, que je la conjure de revenir encore une fois ici avec vous. Partez, ma chere enfant; & aussitôt elle me congédia. Un domestique de la maison portoit mon petit balot. Tout ceci se passa en moins d'un

demî-quart d'heure de tems. J'oublie encore que l'Abbesse chargea la Tourriere d'aller faire ses complimens à Madame de Miran, qui, de son côté, la fit assurer que nous la reviendrions voir au premier jour; & puis nous partîmes pour aller.... Devineriez-vous où? Au logis, dit ma Mere; car, à ton autre Couvent, on a dîné, & nous t'y remettrons sur le soir: non que j'aye envie de t'y laisser log-tems; mais, il est bon que tu y fasses encore quelque séjour: ne fût-ce qu'à cause de ce qui t'est arrivé, & de l'inquiétude que j'en ai montrée moi même.

Nous avançons pendant qu'elle parloit, & nous voici dans la cour de ma Mere, d'où elle congédia cette femme de Madame de... qui nous avoit suivis, & nous montâmes chez elle.

Une certaine Gouvernante, qui étoit dans la maison de Madame de Miran, quand on m'y porta après ma chetu au sortir de l'Eglise & que si vous vous en souvenez, Valville appella pour me déchauffer, n'y étoit plus; & de tous les domestiques, il n'y avoit plus qu'un Laquais de Valville qui me connût: c'étoit celui qui avoit suivi mon Fiacre jusques chez Madame Dutour, & qui d'ailleurs m'avoit déjà revûe plusieurs fois, puisqu'il m'étoit venu rendre deux ou trois billets de Valville à mon Couvent. Or ce Laquais étoit mala-

malade; ainsi il n'y avoit-là personne qui sçût qui j'étois.

Et ce qui fait que je vous dis celà, c'est que, pendant que nous montions chez ma Mere, je révois, toute joyeuse que j'étois, que j'allois trouver dans cette maison, & cette Gouvernante que je vous ai rappelée, & quelques Valets qui ne manqueroient pas de me reconnoître.

Ah! C'est cette petite fille, qu'on a apportée ici, & qui avoit mal au pied, vont-ils dire, pensois-je en moi-même: c'est cette petite Lingere, que nous croyons une Demoiselle, & qui se fit reconduire chez Madame Dutour.

Et celà me déplaisoit. J'avois peur aussi que Valville n'en fût un peu honteux. Peut-être que, m'aimant autant qu'il faisoit, ne s'en seroit-il pas soucié; mais heureusement, nous ne fumes exposez ni l'un ni l'autre au desagrément que j'imaginois, & je goutai tout à mon aise le plaisir de me trouver chez ma Mere, & d'y être comme si j'avois été chez moi.

Ah ça, ma fille, me dit-elle, viens que je t'embrasse à présent que nous sommes sans critiques: tout ceci a tourné, on ne peut pas mieux. On se doute de nos desseins, on les prévoit, on n'a pas même paru les desapprouver. Le Ministre t'a rendu ta parole, en te

remettant entre mes mains; & , graces au Ciel, on ne sera plus surpris de rien. Tu m'as dit tantôt les choses du monde les plus tendres, ma chere enfant; mais, franchement, je les mérite bien pour tout le chagrin que tu m'as causé. Tu en as eu beaucoup aussi, n'est-il pas vrai? As-tu songé à celui que j'aurois; que pensois-tu de ta Mere?

Elle me tenoit ce discours, assise dans un fauteuil. J'étois vis-à-vis d'elle, & me laissant aller à une faillie de reconnoissance, je me jettai tout d'un coup à ses genoux; & puis la regardant, après lui avoir baisé la main. Ma Mere, lui dis-je, voilà Monsieur de Valville; il m'est bien cher, & ce n'est plus un secret, je l'ai publié devant tout le monde; mais, il ne m'empêchera pas de vous dire, que j'ai mille fois plus encore songé à vous qu'à lui. C'étoit ma Mere qui m'occupoit, c'étoit sa tendresse, & son bon cœur. Que fera-t-elle, que ne fera-t-elle pas, me disois-je, & toujours ma mere dans l'esprit. Toutes mes pensées vous regardoient; je ne sçavois pas si vous réussiriez à me tirer d'embarras; mais, ce que je souhaitois le plus, c'étoit que ma mere fût bien fâchée de ne plus voir sa fille; je desirois cent fois plus sa tendresse, que ma délivrance: & j'aurois tout enduré hormis d'être abandonnée d'elle. J'étois si pleine de ce que je vous dis-là, j'en étois tellement

ment agitée, que j'en sentoie quelque petite inquiétude, dont je m'accuse, quoiqu'elle n'ait presque pas duré. J'ai pourtant songé aussi à Monsieur de Valville; car, s'il m'oubloit, ce seroit une grande affliction pour moi, plus grande que je ne puis le dire. Mais, le principal est que vous m'aimiez. C'est le cœur de ma mere, qui m'est le plus nécessaire; il va avant tout dans le mien; car il m'a tant fait de bien, je lui ai tant d'obligation, il m'est si doux de lui être chère. . . . N'ai-je pas raison, Monsieur?

Madame de Miran m'écoutoit en fouriant. Levez-vous, petite fille, me dit-elle ensuite. Vous me faites oublier, que j'ai à vous querreller de votre imprudence d'hier matin. Je voudrois bien sçavoir pourquoi vous laissez emmener par une femme qui vous est totalement inconnüe, qui vient vous chercher sans billet de ma part, & dans un équipage qui n'est pas à moi non plus? Où étoit votre esprit de n'avoir pas fait attention à tout cela, surtout après la visite suspecte que vous aviez reçüe de ce grand squelette, dont vous m'aviez si bien dépeint la figure? Ses menaces ne vous annonçoient-elles pas quelque dessein? Ne devoient-elles pas vous laisser quelque défiance? Vous êtes une étourdie; &, pendant le séjour que vous ferez encore à votre Couvent, je vous défens d'en sortir jamais qu'avec cette

fenme que vous venez de voir, (elle parloit d'une Femme-de-Chambre qui avoit paru il n'y avoit qu'un moment, ) ou que sur une lettre de moi, quand je n'irai pas vous chercher moi-même: entendez-vous?

Là-dessus, on servit: nous dinâmes? Valville mangea fort peu, & moi aussi: ma mere y prit garde, elle en rit. Apparemment que la joye ôte l'appetit, nous dit-elle en badinant. Oui, ma mere, reprit Valville sur le même ton; on ne scauroit faire tant de choses à la fois.

Le repas fini, Madame de Miran passa dans sa chambre, & nous l'y suivîmes. De-là elle entra dans un petit cabinet d'où elle m'appella; j'y vins. Donne-moi ta main, me dit-elle. Voyons si cette bague-ci te conviendra. C'étoit un brillant de prix &, pendant qu'elle me l'essayoit, Je vois, lui répondis-je, un Portrait, (c'étoit le sien, ) que j'aimerois mille fois mieux que la bague, toute belle qu'elle est, & toutes les pierreries du monde. Troquons, ma mere: cedez-moi le Portrait; je vous rendrai la bague.

Patience, me dit-elle: je le ferai placer ici dans votre chambre, quand vous y ferez; & vous y ferez bien tôt. Où mettez-vous votre argent, Marianne? continua-t-elle: vous n'avez rien pour cela, je pense. Aussitôt,

elle ouvrit un tiroir: tenez, voilà une bourse qui est fort bien travaillée; servez-vous-en.

Je vous remercie, ma mere, lui repartis-je; mais, où metrai-je tout l'amour, tout le respect, toute la reconnoissance, que j'ai pour ma mere? Il me semble que j'en ai plus qu'il n'en peut tenir dans mon cœur.

Elle sourit à ce discours. Sçavez-vous ce qu'il faut faire, ma mere, nous dit Valville, qui étoit resté à l'entrée du Cabinet, & que la joye d'entendre ce que nous disions toutes deux, avec cette familiarité douce & badine, tenoit comme en extase. Mettons votre fille le plus vite que nous pourrons dans cette chambre, où vous avez dessein de placer le Portrait: elle en sera moins embarrassée de tout l'amour qu'elle a pour vous, & plus à portée de venir vous en parler pour le soulager.

C'est de quoi nous allons nous entretenir tout-à-l'heure, répondit Madame de Miran. Sortons: je veux lui montrer l'appartement que j'occupois du vivant de votre pere.

Et sur, le champ, nous passâmes dans une grande anti-chambre, que j'avois déjà vûe, & dans laquelle il y avoit une porte vis-à-vis de celle par où nous y entrions. Cette porte nous mena à cet appartement qu'ils vouloient me faire voir. Il étoit plus vaste & plus orné que celui de Madame de Miran, & don-

noit,

noit, comme le sien, sur un très beau Jardin. Eh bien, ma fille, comment vous trouvez-vous ici? Ne vous y ennuyez-vous point? Y regretterez vous votre Couvent? me dit-elle, en riant.

Je me mis à pleurer là-dessus de pur ravissement, & me jettant entre ses bras: Ah! ma mere, lui repartis-je, d'un ton pénétré. Quelles délices pour moi! Songez-vous que cet appartement-ci me conduira dans le vôtre?

A peine achevois-je ces mots, qu'un coup de sifflet nous avertit qu'il venoit une visite.

Ah! mon Dieu! s'écria Madame de Miran, que je suis fâchée! J'allois sonner, pour donner ordre de dire que je n'y étois pas. Retournons chez moi. Nous nous y rendimes.

Un Laquais entra, qui nous annonca deux Dames, que je ne connoissois pas, qui n'avoient point entendu parler de moi non plus, qui me regardèrent peut-être pour une Parente de la Maison, & venoient rendre elles-mêmes une de ces visites indifférentes, qui entre femmes n'aboutissent qu'à se voir une demi-heure, qu'à se dire quelques bagatelles ennuyantes, & qu'à se laisser là, sans se soucier les unes des autres.

Je remarquerai pour vous amuser seulement, (& je n'écris que pour cela,) que de ces deux Dames, il y en eut une qui plara fort peu, ne prit presque point de part à ce que l'on

Pon disoit, ne fit que remuer la tête pour en varier les attitudes, & les rendre avantageuses, enfin qui ne songea qu'à elle & à ses graces; il est vrai, qu'elle en auroit eu quelques-unes, si elle s'étoit moins occupée de la vanité d'en avoir; mais, cette vanité gâtoit tout, & ne lui en laissoit pas une de naturelle. Il y a beaucoup de femmes, comme elle, qui seroient fort aimables, si elles pouvoient oublier un peu qu'elles le sont. Celle-ci, j'en suis sûre, n'alloit & ne venoit par le monde, que pour se montrer, que pour dire, voyez-moi; elle ne vivoit que pour cela.

Je crois qu'elle me trouva jolie; car elle me regarda peu, & toujours de côté: on dé mêloit, qu'elle faisoit semblant de me compter pour rien, de ne pas s'appercevoir que j'étois-là; & le tout, pour persuader qu'elle ne trouvoit rien en moi que de fort commun.

Une chose la trahit pourtant: c'est qu'elle avoit toujours les yeux sur Valville, pour observer laquelle des deux il regarderoit le plus, d'elle, ou de moi; & en un sens, c'étoit bien-là me regarder moi-même, & craindre que je n'eusse la préférence.

L'autre Dame plus âgée étoit une femme fort sérieuse, & cependant fort frivole, c'est-à-dire, qui parloit gravement, & avec dignité d'un équipage qu'elle faisoit faire; d'un repas qu'elle

qu'elle avoit donné; d'une visite qu'elle avoit renduë; d'une histoire que lui avoit contée la Marquise une telle: & puis c'étoit Madame la Duchesse de . . . , qui se portoit mieux, mais qui avoit pris l'air de trop bonne heure; qu'elle l'en avoit querellée; que celà étoit effroyable: & puis c'étoit une repartie haute & convenable, qu'elle avoit faite la veille à cette Madame une telle, qui s'oublioit de tems en tems, à cause qu'elle étoit riche, qui ne distinguoit pas d'avec elle les femmes d'une certaine façon; & mille autres choses d'une aussi platte & d'une aussi vaine espece, qui firent le sujet de cet entretien, pendant lequel d'autres visites aussi fatigantes arrivèrent encore.

De sorte qu'il étoit tard, quand nous en fûmes débarassées, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour me ramener à mon Couvent.

Nous nous reverrons demain, ou le jour d'après, dit ma mere. Je t'enverrai chercher; hâtons-nous de partir: j'ai besoin de repos, & je me coucherai dès que je serai revenuë. Pour vous, mon fils, vous n'avez qu'à rester ici: nous n'avons pas besoin de vous. Valville se plaignit, mais il obéit; & nous remontâmes en Carosse.

Nous voici arrivées au Couvent, où nous vîmes un instant l'Abbesse dans son parloir:

ma

ma mere l'instruisit de la fin de mon Avanture; & puis je rentrai.

Deux jours après Madame de Miran vint me reprendre à l'heure de midi. Vous sçavez qu'elle me l'avoit promis. Je dînai chez elle avec Valville: il y fut question de notre mariage. En ce tems-là même, on traitoit pour Valville d'une Charge considérable: il devoit en être incessamment pourvû, il n'y avoit tout au plus que trois semaines à attendre; & il fut conclu que nous nous marierions, dès que cette affaire seroit terminée.

Voilà qui étoit bien positif. Valville ne se possédoit pas de joye. Je ne sçavois plus que dire dans la mienne: elle m'ôtoit la parole & je ne faisois que regarder ma mere.

Ce n'est pas le tout, me dit-elle. Je vais ce soir pour huit ou dix jours à ma Terre, où je veux me reposer de toutes les fatigues, que j'ai euës depuis la mort de mon frere; & je suis d'avis de te mener avec moi, pendant que mon fils va passer quelque tems à Versailles, où il est nécessaire qu'il se rende. Tu n'as rien apporté de ton Couvent pour cette petite absence; mais, je te donnerai tout ce qu'il te faut.

Ah! mon Dieu! que de plaisir! Quoi! dix ou douze jours avec vous, sans vous quitter! lui répondis-je. Ne changez donc point d'avis, ma mere,

Aussi-

Aussi tôt, elle passa dans son cabinet, écrivit à l'Abbesse qu'elle m'emmenoit à la Campagne, fit porter le Billet sur le champ, & deux heures après nous partîmes.

Notre Voyage n'étoit pas long; cette Terre n'étoit éloignée que de trois petites lieues; & Valville se déroba deux ou trois fois de Versailles, pour nous y venir voir. Il ne fut pas pourvû de cette Charge, dont j'ai parlé, aussi vite qu'on l'avoit cru: il survint des difficultez, qui traînèrent l'affaire en longueur; chaque jour cependant on en attendoit la conclusion. Nous revinmes de la Campagne, ma mere & moi, & je retournai encore à mon Couvent, où elle ne comptoit pas que je dussé rester plus d'une semaine: j'y restai pourtant plus d'un mois, pendant lequel je vins, comme à l'ordinaire, diner quelquefois chez elle, & quelquefois chez Madame Dorfin.

Durant cet intervalle, Valville fut toujours aussi empessé & aussi tendre qu'il l'eût jamais été; mais, sur la fin, plus gai qu'il n'avoit coutume de l'être; en un mot, il avoit toujours autant d'amour, mais plus de patience sur les incidens qui reculoient la conclusion de l'affaire; & ce que je vous dis-là, je ne le rappellai que long-tems après, en repassant sur tout ce qui avoit précédé le malheur qui m'arriva dans la fuite. La dernière fois  
même

même que je dinai chez sa mere, il ne s'y trouva pas lorsque je vins, & ne se rendit au logis qu'un instant avant que nous nous miffions à table. Un importun l'avoit retenu, nous dit-il; & je le crus, d'autant plus, qu'à cela près, je ne voyois rien de changé en lui; & en effet, il étoit toujours le même, à l'exception qu'il étoit un peu plus dissipé qu'à l'ordinaire, à ce que m'avoit dit Madame de Miran, avant qu'il entrât; & c'est qu'il s'ennuye, avoit-elle ajoûté, de voir différer votre mariage.

Enfin, la dernière fois qu'elle me ramenoit à mon Couvent, je vous prie, ma mere, que je sois de la partie, lui dit Valville, qui avoit été charmant ce jour-là, qui, à mon gré, ne m'avoit jamais tant aimée, qui ne me l'avoit jamais dit avec tant de grâces, ni si galamment, ni si spirituellement: & tant pis; tant de galanterie, & tant d'esprit, n'étoient pas bon signe: il falloit apparemment, que son amour ne fût plus, ni si sérieux, ni si fort; & il ne me disoit de si jolies choses, qu'à cause qu'il commençoit à n'en plus sentir de si tendres.

Quoi qu'il en soit, il eut envie de nous suivre. Madame de Miran disputa d'abord & puis consentit: le Ciel en avoit ainsi ordonné. Je le veux bien, reprit-elle; mais à condition, que vous resterez dans le carosse,

& que vous ne paroîtrez point , pendant que j'irai voir un instant l'Abbesse. Et c'est de cette complaisance qu'elle eut pour lui , que vont venir les plus grands chagrins que j'aye eus de ma vie.

Une Dame de grande distinction étoit venue la veille à mon Couvent avec sa fille , qu'elle vouloit y mettre en pension , jusqu'à son retour d'un voyage qu'elle alloit faire en Angleterre , pour y recueillir une succession , que lui laissoit la mort de sa mere.

Il y avoit très peu de tems , que le mari de cette Dame étoit mort en France. C'étoit un Seigneur Anglois , qu'à l'exemple de beaucoup d'autres , son zele & sa fidélité pour son Roi avoient obligé de sortir de son Pays ; & sa Veuve , dont le bien avoit fait toute sa ressource , partoit pour le vendre , & pour recueillir cette succession , dont elle vouloit se défaire aussi , dans le dessein de revenir en France , où elle avoit fixé son séjour.

Elle étoit donc convenu la veille avec l'Abbesse , que sa fille entreroit le lendemain dans ce Couvent ; & elle venoit positivement de l'amener quand nous arrivâmes : de sorte que nous trouvâmes leur carosse dans la cour.

A peine sortions-nous du nôtre , que nous vîmes ces deux Dames descendre d'un parloir , d'où elles venoient d'avoir un moment d'entretien avec l'Abbesse,

On

On ouvroit déjà la porte du Couvent, pour recevoir la fille, qui, jettant les yeux sur cette porte ouverte, & sur quelques Religieuses qui l'attendoient, regarda ensuite sa mere qui pleuroit, & tomba tout à coup évanouie entre ses bras.

La mere, presqu'aussi foible que sa fille, alloit à son tour se laisser tomber sur la dernière marche de l'escalier qu'elles venoient de descendre, si un Laquais, qui étoit à elles, ne s'étoit avancé pour les soutenir toutes deux.

Cet accident, dont nous avons été témoin Madame de Miran & moi, nous fit faire un cri, & nous nous hâtâmes d'aller à elles pour les secourir, & pour aider le Laquais lui-même, qui avoit bien de la peine à les empêcher de tomber toutes deux.

Eh vite! Mesdames, vite, je vous conjure, crioit la mere en pleurs, & du ton d'une personne qui n'en peut plus: je crois que ma fille se meurt.

Les Religieuses, qui étoient à l'entrée du Couvent, & bien effrayées, appelloient de leur côté une Tourriere, qui vint en courant ouvrir un petit réduit, une espèce de petite chambre où elle couchoit, & qui par bonheur étoit à côté de l'escalier du parloir.

Ce fut-là, où l'on tâcha de porter la Demoiselle évanouie, & où nous entrâmes a-

vec la mere, que Madame de Miran soutenoit, & à qui on craignoit qu'il n'en arrivât autant qu'à sa fille.

Valville, ému de ce spectacle, qu'il avoit vû aussi-bien que nous, du carosse où il étoit resté, oublia qu'il ne devoit pas se montrer, en sortit sans aucune réflexion, & vint dans cette petite chambre.

On y avoit mis la Demoiselle sur le lit de la Tourriere, & nous la délacions, cette Tourriere & moi, pour lui faciliter la respiration.

Sa tête penchoit sur le chevet, un de ses bras pendoit hors du lit, & l'autre étoit étendu sur elle, tous deux, (il faut que j'en convienne,) tous deux d'une forme admirable.

Figurez-vous des yeux, qui avoient une beauté particuliere à être fermés.

Je n'ai rien vû de si touchant que ce visage-là, sur lequel cependant l'image de la mort étoit peinte; mais; c'en étoit une image qui attendrissoit, & qui n'effrayoit pas.

En voyant cette jeune personne, on eût plutôt dit, elle ne vit plus, qu'on n'eût dit, elle est morte. Je ne puis vous représenter l'impression qu'elle faisoit, qu'en vous priant de distinguer les deux façons de parler, qui paroissent signifier la même chose; & qui, dans le sentiment pourtant en signifient

fient de différentes. Cette expression, elle ne vit plus, ne lui ôtoit que la vie, & ne lui donnoit pas les laideurs de la mort.

Enfin, avec ce corps délacé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits; dont on regretoit les graces qui y étoient encore, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir, avec ces beaux yeux fermez, je ne sçache point d'objet plus intéressant qu'elle l'étoit, ni de situation plus propre à remuer le cœur, que celle où elle se trouvoit alors.

Valville étoit derriere nous, qui avoit la vûë fixée sur elle: je le regardai plusieurs fois; & il ne s'en apperçut point. J'en fus un peu étonnée; mais je n'allai pas plus loin, & n'en inferai rien.

Madame de Miran cherchoit dans sa poche un flacon plein d'une eau souveraine en pareils accidens, & elle l'avoit oublié chez elle.

Valville, qui en avoit un pareil au sien, s'approcha tout d'un coup avec vivacité, nous écarta tous, pour ainsi dire, & se mettant à genoux devant elle, tâcha de lui faire respirer de cette liqueur qui étoit dans le flacon, & lui en versa dans la bouche; ce qui, joint aux mouvemens que nous lui donnions, fit qu'elle entr'ouvrit les yeux, & les promena languissamment sur Valville, qui lui dit avec je ne sçais quel ton tendre ou

affectueux que je trouvai singulier, Allons Mademoiselle, prenez-en encore.

Et lui meme par un geste sans doute involontaire, lui, prit une de ses mains qu'il pressoit dans les siennes. Je la lui ôtai sur le champ, sans sçavoir pourquoi.

Doucement, Monsieur, lui dis-je : il ne faut pas l'agiter tant. Il ne m'écouta pas : mais tout celà ne paroissoit de part & d'autre que l'effet d'un empressement secourable pour la Demoiselle ; & il se dispoit encore à lui faire respirer de cet élixir, quand la jeune personne, en soupirant, ourvit tout-à-fait les yeux, souleva sa main que je tenois, & la laissa retomber sur le bras de Valville, qui la prit, & qui étoit toujours à genoux devant elle.

Ah! mon Dieu! dit-elle, où suis-je? Valville gardoit cette main, la serroit, ce me semble, & ne se relevoit pas.

La Demoiselle, achevant enfin de reprendre ses esprits, l'envifagea plus fixement aussi, lui retira tout doucement sa main, sans cesser d'avoir les yeux sur lui ; & comme elle devina bien au flacon qu'il avoit qu'il s'étoit empressé pour la secourir, Je vous suis obligée, Monsieur, lui dit-elle : où est ma mere? Est-elle encore ici?

Cette Dame étoit au chevet du lit, assise sur une chaise où on l'avoit placée, & où elle n'avoit

n'avoit eu jusques-là que la force de soupirer & de pleurer.

Me voilà, ma chere fille, répondit-elle avec un accent un peu étranger. Ah! Seigneur! que vous m'avez effrayée, ma chere Varthon. Voici des Dames, à qui vous avez bien de l'obligation, aussi-bien qu'à Monsieur.

Et observez, que ce Monsieur demuroit toujours dans la même posture; je le répète, à cause qu'il m'ennuyoit de l'y voir. La Demoiselle, bien revenue à elle, jeta d'abord ses regards sur nous, ensuite les arrêta sur lui: & puis, en s'apercevant du petit désordre où elle étoit, ce qui venoit de ce qu'on l'avoit délacée, elle en parut un peu confuse, & porta sa main sur son sein.

Levez-vous donc, Monsieur, dis-je à Valville: voilà qui est fini. Mademoiselle n'a plus besoin de secours. Cela est vrai, me répondit-il, comme avec distraction, & sans ôter les yeux de dessus elle. Je voudrois bien me lever, dit alors la Demoiselle en s'appuyant sur sa mere, qui l'aïda du mieux qu'elle put. J'allois m'en mêler, & prêter mon bras, quand Valville me prévint, & avança précipitamment le sien pour la relever.

Tant d'empressement de sa part n'étoit pas de mon goût; mais de dire pourquoi je le

desapprouvois, c'est ce que je n'aurois pû faire. Je ne serois pas même convenü qu'il me déplaisoit, je pense. Ce petit dépit que j'en avois, me faisoit agir, sans que je le connûsse. Comment en aurois je connu les motifs? Et, suivant toute apparence, Valville y entendoit aussi peu de finesse que moi.

Il falloit bien cependant, qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire en lui; car, vous avez vû la brusquerie avec laquelle je lui avois parlé deux ou trois fois, & il ne l'avoit pas remarqué. Il n'en fut point surpris, comme il n'auroit pas manqué de l'être dans un autre temps; ou bien il la souffrit en homme qui la méritoit, qui se rendoit justice à son inscû, & qui étoit coupable dans le fond de son cœur: aussi l'étoit-il; mais, il l'ignoroit. Poursuivons.

Les Religieuses attendoient toujours que la Demoiselle entrât. Elle nous remercia Madame de Miran & moi, de fort bonne grace, mais d'un air modeste, du service que nous venions de lui rendre. Je m'imaginai la voir un peu plus embarrassée dans le compliment qu'elle fit à Valville; & elle baissa les yeux en lui parlant. Allons, ma mere, ajouta-t-elle ensuite, c'est demain votre départ: vous n'avez pas de tems à perdre; & il est tems que j'entre. Là-dessus, elles s'em-  
bralle-



sans en être contente, à un pur mouvement de curiosité.

Le moyen de le soupçonner d'autre chose; lui, qui m'aimoit tant, qui venoit dans la même journée de m'en donner de si grandes preuves; lui, que j'aimois tant moi-même, à qui je l'avois tant dit, & qui étoit si charmé d'en être sûr?

Hélas, sûr! Peut-être ne l'étoit-il que trop. On ne le croiroit pas; mais, les ames tendres & délicates ont volontiers le défaut de se relâcher dans leur tendresse, quand elles ont obtenu toute la vôtre. L'envie de vous plaire leur fournit des graces infinies, leur fait faire des efforts qui sont délicieux pour elles; mais, dès qu'elles ont plû, les voilà desœuvrées.

Quoi qu'il en soit, la jeune Demoiselle, en reconnoissance de l'attachement que Madame de Miran m'ordonnoit d'avoir pour elle, vint galamment se jeter à mon cou, & me demander mon amitié. Cette action, à laquelle elle se livra de la manière du monde la plus aimable & la plus naïve, m'attendrit. Je n'en aurois peut-être pas fait autant qu'elle; non qu'elle ne m'eût paru fort digne d'être aimée; mais, mon cœur ne me disoit rien pour elle, ou plutôt je me sentoient un fond de froideur, que j'aurois eu de la peine à vaincre, & qui ne tint point con-

contre ses caresses. Je les lui rendis avec toute la sensibilité dont j'étois capable, & m'intéressai véritablement à elle; qui, s'attachant encore d'entre les bras de sa mere, se retira enfin dans le Couvent, d'où je lui criai que j'allois la suivre, dès que nous aurions vû l'Abbesse, avec qui Madame de Miran vouloit avoir un instant d'entretien.

La mere remonta dans son équipage, baignée de ses larmes; & le lendemain partit en effet pour l'Angleterre.

Madame de Miran alla un instant parler à l'Abbesse, me vit entrer dans le Couvent, & alla rejoindre Valville, qui s'étoit remis dans le carosse où il l'attendoit. Il nous avoit quittées à l'instant où nous avions été au parloir de l'Abbesse; & je ne l'avois pas vû moins tendre qu'il avoit coutume de l'être. Il n'y eut qu'une chose, à laquelle il manqua: c'est qu'il oublia de parler à Madame de Miran du jour, où nous nous reverrions; & je me rappelai cet oubli un quart-d'heure après que je fus rentrée. Mais nous avions été dérangez: l'accident de la Demoiselle avoit distrait nos idées, avoit fixé notre attention; & puis, ma mere n'avoit-elle pas dit au logis, que je reviendrois le lendemain, ou le jour d'après; Celà ne suffisoit-il pas?

Je l'excusois donc; & je traitois de chicanerie

ne

ne la remarque que j'avois d'abord faite sur son oubli.

Je reçus de l'Abbesse & des Religieuses & des Pensionnaires, que je connoissois, l'accueil le plus obligeant. Je vous ai déjà dit qu'on m'aimoit ; & celà étoit vrai, & surtout de la part de cette Religieuse, dont j'ai déjà fait mention, & qui m'avoit si bien vengée de la hauteur & des railleries de la jeune & jolie Pensionnaire, dont je vous ai parlé aussi. Dès que j'eus remercié tout le monde de la joye qu'on avoit témoignée de mon retour, je cours chez ma nouvelle compagne, dont on avoit la veille apporté toutes les hardes qu'une sœur converse arrangeoit alors, pendant qu'elle rêvoit tristement à côté d'une table sur laquelle elle étoit appuyée.

Elle se leva du plus loin qu'elle m'aperçut, vint m'embrasser, & marqua un extrême plaisir à me voir.

Il auroit été difficile de ne pas l'aimer : elle avoit les manières simples, ingénues, caressantes, &, pour tout dire enfin, le cœur comme les manières. C'est un éloge, que je ne puis lui refuser, malgré tous les chagrins qu'elle m'a causez.

Je m'épris pour elle de l'inclination la plus tendre. La sienne pour moi, disoit elle, avoit commencé dès quelle m'avoit vûe : elle n'avoit

n'avoit senti de consolation, qu'en apprenant que je demeurerois avec elle. Promettez-moi que vous m'aimerez, que nous ferons inséparables, ajoûtoit-elle avec de tons, des seremens de main, avec des regards, dont la douceur pénétoit l'ame, & entraînoit la persuasion; de sorte que nous nous liames du commerce de cœur le plus étroit,

Elle étoit, pour ainsi dire, étrangere, quoiqu'elle fût née en France: son pere étoit mort, sa mere partoit pour l'Angleterre, elle y pouvoit mourir. Peut-être cette mere venoit-elle de lui dire un éternel adieu: peut-être au premier jour annonçeroit-on à sa fille, qu'elle étoit orpheline. Et moi, j'en étois une; mes infortunes alloient bien au-delà de celles qu'elle avoit à appréhender: mais, je la voyois en danger d'éprouver une partie des miennes. Je songeois donc, que son sort pourroit avoir bientôt quelque ressemblance avec le mien; & cette réflexion m'attachoit encore plus à elle: il me sembloit voir en elle une personne, qui étoit plus réellement ma compagne qu'une autre.

Elle me confioit son affliction: & dans l'attendrissement, où nous étions toutes deux dans cette effusion de sentimens tendres & généreux, à laquelle nos cœurs s'abandonnoient comme elle m'entretenoit des malheurs de sa famille, je lui racontai aussi les miens, & les lui racontai à

mon

mon avantage : non par aucune vanité , prenez y garde ; mais , ainsi que je l'ai déjà dit , par un pur effet de la disposition d'esprit , où je me trouvois. Mon récit devint intéressant : je le fis de la meilleure foi du monde dans un goût aussi noble que tragique ; je parlai en déplorable victime du sort , en Héroïne de Roman , qui ne disoit pourtant rien que de vrai , mais qui ornoit la vérité de tout ce qui pouvoit la rendre touchante , & me rendre moi-même une Infortunée respectable.

En un mot , je ne mentis en rien : je n'en étois pas capable ; mais , je peignis dans le grand ; mon sentiment me menoit ainsi , sans que j'y pensasse.

Aussi la belle Varthon m'écoutoit-elle en me plaignant , en soupirant avec moi , en mêlant ses larmes avec les miennes ; car , nous en répandions toutes deux ; elle pleuroit sur moi , & je pleurois sur elle.

Je lui fis l'Histoire de mon arrivée à Paris avec la Sœur du Curé , qui y étoit morte : je traitai le caractère de cette Sœur aussi dignement que je traitois mes aventures.

C'étoit , disois-je , une personne qui avoit eu tant de dignité dans ses sentimens , dont la vertu avoit été si aimable , qui m'avoit élevée avec des égards si tendres , & qui étoit si fort au-dessus de l'état où le Curé , son frere & elle , vivoient à la campagne ! Et celle étoit encore vrai.

En-

Ensuite , je rapportois la situation où j'étois restée après sa mort : & ce que je dis là-dessus fendoit le cœur.

Le Pere Saint-Vincent : Monsieur de Climax, que je ne nommai point ; (mon respect & ma tendresse pour sa mémoire m'en auroient empêchée , quand j'en aurois eu envie.) l'injure qu'il m'avoit faite , son repentir, sa réparation : la Dutour même, chez qui il m'avoit mise si peu convenablement pour une fille comme moi : tout vint à sa place , aussi-bien que Madame de Miran , à qui , dans cet endroit de mon récit , je ne songeai point non plus à donner d'autre nom que celui d'une Dame que j'avois rencontrée ; sauf à la nommer après , quand je serois hors de ce ton romanesque que j'avois pris. Je n'avois omis , ni ma chute au sortir de l'Eglise , ni le jeune homme aimable & distingué par sa naissance , chez lequel on m'avoit portée. Et, peut-être , dans le reste de mon Histoire , lui aurois-je appris que ce jeune homme étoit celui qui l'avoit secouruë , que la Dame qu'elle venoit de voir étoit sa Mere , & que je devois bien-tôt épouser son fils , si une Converse , qui entra , ne nous eût pas averties , qu'il étoit tems d'aller souper ; ce qui m'empêcha de continuer & de mettre au fait Mademoiselle Varthon , qui n'y étoit pas encore , puisque j'en restois à l'endroit où Madame

dame de Miran m'avoit trouvée : ainsi cette Demoiselle ne pouvoit appliquer rien de ce que je lui avoit dit , aux personnes qu'elle avoit vûes avec moi.

Nous allâmes donc souper. Mademoiselle Varthon, pendant le repas, se plaignit d'un grand mal de tête, qui augmenta & qui l'obligea au sortir de table de retourner dans sa chambre, où je la suivis: mais, comme elle avoit besoin de repos, je la quittai après l'avoir embrassée; & rien de ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement ne me revint dans l'esprit.

Je me levai le lendemain de meilleure heure qu'à mon ordinaire, pour me rendre chez elle. On alloit la saigner: je crus que cette saignée annonçoit une maladie sérieuse; & je me mis à pleurer; elle me serra la main, & me rassura. Ce n'est rien, ma chere amie; me dit-elle? c'est une légère indisposition, qui me vient d'avoir été hier fort agitée, ce qui m'a donné un peu de fièvre; & voilà tout.

Elle avoit raison; la saignée calma le sang: le lendemain elle se porta mieux; & ce petit dérangement de santé, auquel j'avois été si sensible, ne servit qu'à lui prouver ma tendresse, & à redoubler la sienne, que l'état où je tombai moi-même mit bientôt à une plus forte épreuve.

Elle

Elle venoit de se lever l'après-midi, quand, voulant aller prendre mon ouvrage qui étoit sur sa table, je fus surprise d'un étourdissement qui me força d'appeller à mon secours.

Il n'y avoit dans sa chambre qu'elle & cette Religieuse, que j'aimois, & qui m'aimoit. Mademoiselle Varthon fut la plus prompte, & accourut à moi.

Mon étourdissement se passa & je m'assis: mais de tems en tems il recommençoit. Je me sentis même une assez grande difficulté de respirer, enfin des pesanteurs, & un accablement total.

La Religieuse me tâta le pouls, parut inquiète, ne me dit rien qui m'allarmât, mais me conseilla d'aller me mettre au lit; & sur le champ, Mademoiselle Varthon & elle me menèrent chez moi. Je voulois tenir bon contre le mal, & me persuader que ce n'étoit rien; mais, il n'y eut pas moyen de résister, je n'en pouvois plus: il fallut me coucher, & je les priai de me laisser.

A peine sortoient-elles de ma chambre, qu'ois m'apporta un billet de Madame de Miran, qui n'étoit que de deux lignes.

» Je n'ai pû te voir ces deux jours ici:  
 » n'en sois point inquiète, ma fille; j'irai  
 » demain te prendre à midi.

N'y a-t-ail que celui-là, ma sœur, dis-je, après l'avoir lû, à la Converse, qui me l'a-

voit apporté ? C'est que je croyois que Valville auroit pû m'écrire aussi , & qu'assurément il n'avoit tenu qu'à lui ; mais il n'y avoit rien de sa part.

Non , répondit cette fille à la question que je lui faisois : c'est tout ce que vient de remettre à la Tourriere un Laquais qui attend. Avez-vous quelque chose à lui faire dire, Mademoiselle ?

Apportez-moi , je vous prie , une plume & du papier, lui dis-je : & voici ce que je répondis, toute accablée que j'étois.

» Je rends mille graces à ma mere de la  
» bonté qu'elle a de me donner de ses nou-  
» velles. J'avois besoin d'en recevoir : je  
» viens de me coucher ; je suis un peu in-  
» disposée. J'espère , que ce ne sera rien ,  
» & que demain je serai prête. J'embrasse  
» les genoux de ma mere. »

Je n'aurois pû en écrire d'avantage, quand je l'aurois voulu : & , deux heures après , j'avois une fièvre si ardente, que la tête s'embarassa. Cette fièvre fut suivie d'un redoublement qui , joint à d'autres accidens compliquez , fit desespérer de ma vie.

J'eus le transport au cerveau : je ne reconnus plus personne , ni Mademoiselle Varthon , ni mon amie la Religieuse , pas même ma mere qui eut la permission d'entrer, & que je ne distinguai des autres , que par l'ex-

l'extrême attention avec laquelle je la regardai, sans lui rien dire.

Je restai à peu près dans le même état quatre jours entiers, pendant lesquels je ne sçus, ni où j'étois, ni qui me parloit. On m'avoit saignée; je n'en sçavois rien. La fièvre baissa le cinquième, les accidens diminuerent, la raison me revint, & le premier signe que j'en donnai, c'est qu'en voyant Madame de Miran, qui étoit au chevet de mon lit, je m'écriai: Ah! ma mere!

Et comme alors elle avança sa main, dans l'intention de me faire une caresse, je tirai le bras hors du lit pour la lui saisir, & la portai à ma bouche, que je tins tong-tems collée dessus.

Mademoiselle Varthon & quelques Religieuses étoient autour de mon lit: la première paroissoit extrêmement triste.

J'ai donc été bien mal, leur dis-je, d'une voix foible & presque éteinte; & je vous ai sans doute causé bien de la peine. Oui, ma fille, me répondit Madame de Miran; il n'y a personne ici, qui ne vous ait donné des témoignages de son bon cœur; mais grace au Ciel, vous voilà réchapée.

Mademoiselle Varthon s'approcha, me serrâ avec amitié le bras que j'avois hors du lit, & me dit quelque chose de tendre, à quoi je ne répondis que par un regard qui lui mar-

quoit ma reconnoissance. Deux jours après, je fus entièrement hors de danger, & je n'avois plus de fièvre : il me restoit seulement une grande foiblesse, qui dura long-tems. Madame de Miran n'avoit eu la permission de me voir, qu'en conséquence de l'extrême péril où je m'étois trouvée ; & elle s'abstint d'entrer, dès qu'il fut passé : mais j'ometts une chose.

C'est que, le lendemain du jour, où je reconnus ma mere, je fis réflexion que je pouvois redevenir tout aussi malade que je l'avois été, & que je n'en rechaperois peut-être pas.

Je songeai ensuite à ce Contract de rente, que m'avoit laissé M. de Climal. A qui apartiendrait-il, si je mourois ? me disois-je. Il seroit sans doute perdu pour la famille : & la justice, aussi bien que la reconnoissance, veulent que je le lui rende.

Pendant que cette pensée m'occupoit, il n'y avoit qu'une Sœur Conversé dans ma chambre. Mademoiselle Varthon, qui ne me quittoit presque pas, n'étoit point encore venue, & peut-être pas levée. Les Religieuses étoient au Chœur, & je me voyois libre.

Ma Sœur, dis-je à cette Conversé, on a desespéré de ma vie ces jours passez : ma fièvre est de beaucoup diminuée ; mais il n'est point

point sûr qu'elle ne me reprenne pas avec la même violence. A tout hazard, faites-moi le plaisir de me soulever un peu, & de m'apporter de quoi écrire deux lignes, qu'il est absolument nécessaire que j'écrive.

Ah! Jesus Maria! A quoi est ce que vous allez rêver; Mademoiselle? me dit cette Converse. Vous me faites peur: il semble que vous veuillez faire votre Testament. Sçavez-vous bien, que vous offensez Dieu, d'aller vous mettre ces choses - là dans l'esprit, au lieu de le remercier de la grace qu'il vous fait d'être mieux que vous n'étiez? Eh! ma chère Sœur, ne me refusez pas, lui repartis-je: il ne s'agit que de deux lignes; il ne faut qu'un instant.

Eh! mon Dieu! reprit-elle en se levant, je m'en fais une conscience. Me voilà toute tremblante avec vos deux lignes. Tenez: êtes-vous bien? ajouta-t-elle, en me mettant sur mon séant. Oui, lui dis-je: approchez moi l'écrivoire.

La mienne étoit garnie de tout ce qu'il falloit, & je me hâtai de finir avant que personne arrivât.

Je donne à Madame de Miran, à qui je dois tout, le contrat, que défunt Monsieur de Climal son frere a eu la charité de me laisser. Je donne aussi à la même Dame tout ce que j'ai en ma possession, pour en dis-

poser à sa volonté. Je signai ensuite, *Marianne*; & je gardai le billet que je mis sous mon chevet, dans le dessein de le remettre à ma mere quand elle seroit venuë. Elle ne tarda pas: à peine y avoit-il un quart d'heure, que mon petit Codicile étoit écrit, qu'elle arriva.

Eh bien, ma fille, comment es-tu ce matin? me dit-elle, en me tâtant le pouls? encore mieux que hier, ce me semble; & je te crois guérie; il ne te faut plus que des forces.

Je pris alors mon petit papier, & le lui glissai dans la main. Que me donnes-tu-là, s'écria-t-elle? Voyons. Elle l'ouvrit, le lut, & se mit à rire. Que tu es folle, ma pauvre enfant! me dit-elle. Tu fais des donations, & tu te portes mieux que moi: elle avoit quelque raison de dire cela; car, elle étoit fort changée. Va ma fille, tu as tout bair de ne faire ton Testament de longtems; & je n'y serai plus, quand tu le feras, ajouta-t-elle en déchirant le papier, qu'elle jeta dans ma cheminée: garde ton bien pour mes petits fils; tu n'auras point d'autres héritiers, je l'espère.

Eh! Pourquoi dites-vous que vous n'y ferez plus, ma mere; Il vaudroit donc mieux que je mourusse aujourd'hui, lui répondis-je, la larme à l'œil.

Paix!

Paix! me repartit-elle. N'est-il pas naturel, que je finisse avant vous? Qu'est-ce que cela signifie; C'est l'extravagance de votre papier, qui est cause de ce que je vous dis-là. Songeons à vivre; & hâte-toi de guérir, de peur que Valville ne soit malade; je t'avertis, qu'il ne s'accommode point de ne te plus voir. Notez que je lui en avois toujours demandé des nouvelles.

Elle en étoit-là, quand Mademoiselle Varthon, & le Médecin, entrèrent. Celui-ci me trouva fort tranquille, & hors d'affaire, à ma foiblesse près. De façon, que ma mere ne vint plus, & se contenta les jours suivans d'envoyer sçavoir comment je me portois, ou de passer au Couvent pour l'apprendre elle-même; & le lendemain, ce fut Valville qui vint de sa part.

Je n'ai pas songé à vous dire, que Madame de Miran, durant ses visites, avoit toujours extrêmement caressé Mademoiselle Varthon, & qu'il étoit arrêté que nous irions, cette belle Etrangere & moi, diner chez elle, aussitôt que je pourrois sortir.

Or, ce fut à cette Demoiselle, que Valville demanda à parler, tant pour s'informer de mon état, & pour lui faire à elle-même des complimens de la part de sa mere, que pour s'acquitter d'un devoir de politesse envers cette jeune personne, à qui la bien-

ance vouloit qu'il s'intéressât, depuis le service qu'il lui avoit rendu. Mademoiselle Varthon étoit dans ma chambre, lorsqu'on vint l'avertir qu'on souhaitoit lui parler de la part de Madame de Miran, sans lui dire qui c'étoit.

C'est apparemment vous que celà regarde, me dit-elle, en me quittant pour aller au parloir; & je ne doutai pas en effet que je ne fusse l'objet, ou de la visite, ou du message.

Il est pourtant vrai, que Valville n'avoit point d'autre commission que celle de s'informer de ma santé, & que ce fut lui qui imagina de demander Mademoiselle Varthon, à qui ma mere lui avoit simplement dit de faire faire ses complimens; & voilà tout.

Il se passa bien une demi-heure avant que Mademoiselle Varthon revînt. Vous remarquerez, qu'il n'avoit plus été question avec elle de la suite de mes Aventures, depuis le jour où je lui en avois conté une partie, & qu'elle ignoroit totalement que j'aimois Valville, & que je devois l'épouser. Elle avoit été indisposée dès le jour de son entrée au Couvent; deux jours après j'étois tombée malade; & il n'y avoit pas eu moyen d'en revenir à la continuation de mon Histoire.

Comment donc! me dit-elle, en rentrant d'un air content. Vous ne m'avez pas dit, que



bien qu'elle envoyât sçavoir si celà continuoit : il n'en falloit pas d'avantage.

Mais ce qui m'étonnoit , c'est que Valville, de qui , dans des circonstances peut-être moins intéressantes , j'avois reçu de si fréquentes lettres , qu'il joignoit à celles que m'écrivoit sa mere , ou qui m'avoit si souvent cécrit un mot dans celles de cette Dame , ne se fût point avisé en cette occurrence-ci de me donner de pareilles marques d'attention.

Dans le fort de ma maladie , me disois-je, j'avoie que ses lettres n'auroient pas été de saison : mais j'ai pensé mourir , me voici convalescente , il lui est permis de m'écrire , & il ne m'écrit point, il ne me donne aucun témoignage de sa joyé !

Peur-être , dans l'état languissant où je suis encore, a-t-il cru qu'il falloit s'abstenir de m'envoyer un billet à part : mais il auroit pû, ce me semble, prier sa mere de m'en écrire un, afin d'y joindre quelques lignes de sa main ; & il ne songe à rien.

Cette négligence me fâchoit ; je ne l'y reconnoissois pas. Qu'est devenu Valville? Ce n'est plus là son cœur. Celà me chagrinoit sérieusement ; je n'en revenois point.

J'ai refusé jusqu'à ce jour , me dit Mademoiselle Varthon , pendant que nos Compagnes s'entretenoient , d'aller dîner chez une Dame qui

qui est l'intime amie de ma mere, & à laquelle elle m'a recommandée. Vous étiez encore trop malade; & je n'ai pas voulu vous quitter. Mais, ce matin, avant que d'entrer chez vous, je lui ai enfin mandé par un Laquais qu'elle m'a envoyé, que j'irois demain chez elle. Je m'en dedirai pourtant, si vous le souhaitez, ajouta-t-elle. Voyez, resteraï je? Je vous avertis, que j'aimeraï bien mieux être avec vous.

Non, lui répondis-je, en lui prenant affectueusement la main; je vous prie d'y aller; il faut répondre à l'envie qu'elle a de vous voir. Ayez seulement la bonté de revenir une demie heure plutôt que vous ne le feriez sans moi; & je serai contente.

Mais, je ne le serois pas, moi, me repartit-elle; & vous trouverez bon, que j'abrege un peu d'avantage: je ne prétens point m'y ennuyer si long-tems que vous le dites.

Passons donc au lendemain. Mademoiselle Varthon se rendit chez cette amie de sa mere, dont le Carosse la vint chercher de si bonne heure, qu'elle en murmura, qu'elle en fut de mauvaise humeur; & le tout encore à cause de moi, avec qui elle étoit alors. Cependant, elle en revint beaucoup plus tard que je ne l'attendois. Je n'ai pas été maitresse de quitter, me dit-elle; on m'a retenuë malgré moi; & il n'y rien de plus croyable.

Quelques jours après, elle y retourna encore,

&

& puis y retourna. Il le falloit, à moins que de rompre avec la Dame, à ce qu'elle disoit; & je n'en doutois point. mais elle me paroissoit en revenir avec un fonds de distraction & de rêverie, qui ne lui étoit point ordinaire, Je lui en dis un mot: elle répondit, que je me trompois; & je n'y songeai plus.

Je commençois à me lever alors, quoiqu'encore assez foible. Ma mere envoyoit tous les jours au Couvent, pour sçavoir comment je me portois; elle m'écrivit même une ou deux fois; & de lettres de Valville, pas une.

Mon fils est bien impatient de te revoir: mon fils te querelle d'être si long-tems convalescente: mon fils devoit mettre quelques lignes dans le billet que je t'écris: je l'attendois pour cela; mais il se fait tard: il n'est pas revenu, & ce sera pour une autre fois.

Voilà toutes les nouvelles que je reçois de lui. J'en fus si choquée, si aigrie, que, dans mes réponses à ma mere, je ne fis plus aucune mention de lui. Dans ma dernière je lui marquai, que je me sentoiss assez de force pour me rendre au parloir, si elle vouloit avoir la bonté d'y venir le lendemain.

Je ne suis malade que du seul ennui de ne point voir ma chere Mere, ajoutai-je: qu'elle acheve donc de me guérir; je l'en supplie. Je ne doutai point qu'elle ne vînt; & elle n'y man-

manqua pas; mais nous ne prévoyions ni l'une ni l'autre la douleur & le trouble où, elle me trouva le lendemain.

La veille de ce jour, je me promenois dans ma chambre avec Mademoiselle Varthon; nous étions seules.

Vous crutes vous appercevoir, il y a quelques jours, que j'étois un peu rêveuse, me dit-elle; & moi je m'apperçois aujourd'hui que vous l'êtes beaucoup. Vous avez quelque chose dans l'esprit qui vous chagrine; & je suis bien trompée, si hier matin vous ne veniez pas de pleurer lorsque j'entraî chez vous. Je ne vous demande point de quoi il s'agit, ma chere compagne; dans la situation où je suis, je ne puis vous être bonne à rien: mais, votre tristesse m'inquiète; j'en crains les suites: songez que vous sortez de maladie, & que ce n'est pas le moyen de revenir en parfaite santé, que de vous livrer à des pensées fâcheuses. Notre amitié veut que je vous le dise, & je n'irai pas plus loin.

Hélas! je vous assure que vous me prévenez, lui répondis-je. Je n'avois point dessein de vous cacher ce qui me fait de la peine; mon cœur n'a rien de secret pour vous, mais il n'y a pas long-tems que suis bien sûre d'avoir sujet d'être triste; & la journée ne se seroit pas passée, sans que je vous eusse tout  
confié

confié : je n'aurois eu garde de me refuser cette consolation là.

Oui, Mademoiselle, repris-je, après m'être interrompuë par un soupir, oui, j'ai du chagrin. Je vous ai déjà raconté la plus grande partie de mon Histoire : ma maladie m'a empêché de vous dire le reste ; & le voici en deux mots.

Madame de Miran est cette Dame, que, s'il vous en souvient, je vous ai dit que j'avois rencontrée. Vous avez été témoin de ses façons avec moi : on la prendroit pour ma mere ; & , depuis le premier instant où je l'ai vûë, elle en a toujours agi de même.

Ce n'est pas-là tout. Ce Monsieur de Valville, qui vous vint voir l'autre jour. Eh-bien ! ce Monsieur de Valville, me dit - elle sans me donner le tems d'achever, est-ce qu'il vous est contraire ; & sçauroit-il mauvais gré à sa mere de l'amitié qu'elle a pour vous ?

Non, lui dis-je ; ce n'est point cela : écoutez-moi. Monsieur de Valville est le jeune homme, dont je vous ai parlé aussi, chez qui on me porta après ma chute, & qui prit dès-lors pour moi la passion la plus tendre ; une passion dont je n'ai pû douter ; bien plus, Madame de Miran fait qu'il m'aime, & que je l'aime aussi, sçait qu'il veut m'épouser ; & , malgré mes malheurs, consent elle-même

me à notre mariage, qui doit se faire au premier jour, qui a été retardé par hazard, & qui peut-être ne se fera plus? j'ai du moins lieu d'en desespérer par la conduite que Valville tient actuellement avec moi.

Mademoiselle Varthon ne m'interrompoit plus, écoutoit d'un air morne, baissoit la tête, & même ne me regardoit pas: je ne la voyois que de côté; & cette contenance qu'elle avoit, je l'attribuois à la simple surprise que lui causoit mon récit.

Vous sçavez de quel danger je sors, continuai-je. Je viens d'échaper à la mort. Avant ma maladie, jamais sa mere ne m'écrivoit le moindre billet, qu'il n'en joignît un au sien, ou qu'il ne m'écrivît quelque chose dans sa lettre. Et ce même homme, qui m'a accoutumée à le voir si tendre, & si attentif; lui, qui a pensé me perdre, qui a dû être si allarmé de l'état où j'étois; lui, qu'à peine j'aurois cru assez fort pour supporter ses frayeurs sur mon compte, qui a dû être si transporté de joye de me voir hors de péril: croiriez-vous, Mademoiselle, que je suis encore à recevoir de ses nouvelles, qu'il ne m'a pas écrit le moindre petit mot? Lui, qui m'aimoit tant, pas un billet! Cela est-il naturel? Que veut-il que j'en pense, & que penseriez vous à ma place?

Je m'arrêtai là-dessus un moment; Mademoiselle

moiselle Varthon aussi; mais elle me laissoit toujours un peu derriere elle, restoit muette, & ne retournoit pas la tête.

Pas une lettre! répétois-je; lui, qui m'en a tant prodigué dans des occasions moins pressantes: encore une fois, le croiriez-vous? Est-ce que sa tendresse diminué, est-il inconstant, est-ce que je perds son cœur, au lieu de la vie que j'aimerois mieux avoir perdue? Mon Dieu! que je suis agitée! Mais, dites-moi, Mademoiselle, il me vient une chose dans l'esprit: ne seroit-il pas malade? Madame de Miran, qui sçait que je l'aime, ne me le cacheroit-elle point? Elle m'aime beaucoup aussi: elle peut avoir peur de m'affliger; n'auriez-vous pas la même bonté qu'elle? Cette visite, que vous dites avoir reçue de Monsieur de Valville, ne vous auroit-on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de souçonner la vérité? Car, il me paroît impossible, qu'il soit si négligent; & je vous assure que je serai moins affligée de le sçavoir malade. Il est jeune: il en reviendra, Mademoiselle; au lieu, que s'il étoit inconstant, il n'y auroit plus de remede. Ainsi, ce dernier motif d'inquiétude est pour moi bien plus cruel que l'autre. Avouiez-moi donc sa maladie, je vous en conjure; vous me tranquilliserez: avouiez-la de grace; je serai discrete. Elle se taisoit. Alors

Alors, impatientée de son silence, je l'arrêtai par le bras, & me mis vis-à-vis d'elle, pour l'obliger à me parler.

Mais, jugés de mon étonnement, quand, pour toute réponse, je n'entendis que des soupirs, & que je ne vis qu'un visage baigné de pleurs.

Ah ! Seigneur ! m'écriai-je, en pâlisant moi-même : vous pleurez, Mademoiselle ? Qu'est-ce que cela signifie ? Et je lui demandois ce que mon cœur devoit déjà. Oui, j'en eus tout d'un coup un pressentiment : j'ouvris les yeux ; tout ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement me revint dans l'esprit, & m'éclaira.

Nous étions alors près d'un fauteuil, dans lequel elle se jeta : je me mis auprès d'elle, & je pleurois aussi.

Achievez, lui dis-je, ne me déguisez rien : ce ne seroit pas la peine ; je crois vous entendre. Où avez-vous vu M. de Valville ? L'indigne ! Est-il possible qu'il ne m'aime plus ?

Hélas ! ma chère Marianne, me répondit-elle, que n'ai-je sçu plutôt tout ce que vous venez de me dire !

Eh-bien ? insistai-je : après ; parlez franchement. Est-ce que vous m'avez ravi son cœur ? Dites donc qu'il m'en coûte le mien, répondit-elle.

Quoi! m'écriai- je encore, il vous aime donc, & vous l'aimez! Que je suis malheureuse!

Nous sommes toutes deux à plaindre, me dit-elle. Il ne m'a point parlé de vous: je l'aime; & je ne le verrai de ma vie.

Il ne m'en aimera pas d'avantage, lui répondis- je, en versant à mon tour un torrent de larmes; il ne m'en aimera pas davantage. Ah! mon Dieu! Où en suis-je, & que ferai-je? Hélas, ma mere, je ne ferai donc point votre fille! C'est donc en vain que vous avez été si généreuse! Quoi! vous, M. de Valville, vous, infidelle pour Marianne après tant d'amour! Vous l'abandonnez! Et c'est vous, Mademoiselle, qui me l'ôtez; vous, qui avez eu la cruauté de m'aider à guérir. Hé! que ne me laissez-vous mourir? Comment voulez-vous que je vive? Je vous ai donné mon cœur à tous deux; & tous deux vous me donnez la mort. Ah! Je ne survivrai pas à ce tourment-là. Je l'espère: Dieu m'en fera la grace; & je sens que je me meurs.

Ne me reprochez rien, me dit-elle, d'un ton plein de douleur. Je ne suis pas capable d'une perfidie; je vous conterai tout; il m'a trompée.

Il vous a trompée! repartis-je. Eh! pourquoi l'écoutez-vous, Mademoiselle? Pourquoi

quoi l'aimer; Pourquoi souffrir qu'il vous aimât? Votre mere venoit de partir, vous étiez dans l'affliction, & vous avez le courage d'aimer! D'ailleurs, il n'étoit point mon frere; vous le sçaviez; vous nous aviez trouvez ensemble. Il est aimable, & je suis jeune. Etoit-il si difficile de soupçonner, que nous nous aimions peut-être: & quelle excuse avez-vous? Mais encore une fois, où l'avez-vous vû? Vous vous connoissiez donc; Comment avez-vous fait pour m'arracher sa tendresse? On n'en a jamais eu tant qu'il en avoit; & jamais il n'en trouvera tant que j'en avois moi-même. Il me regrettera; mais, je n'y serai plus. Il se ressouviendra combien je l'aimois; il pleurera ma mort. Vous aurez la douleur de le voir: vous vous reprocherez de m'avoir trahie: & jamais vous ne serez heureuse.

Moi! vous avoir trahie! me répondit-elle. Eh! ma chere Marianne, vous avouërois-je que je l'aime, si je n'avois pas moi-même été surprise: & ne vais je pas être la victime de tout ceci? Tachez de vous calmer un moment pour m'entendre. Vous avez le cœur trop bon, pour être injuste; & vous l'êtes: vous allez en juger par ma sincérité.

Je n'avois jamais vû Valville avant la foiblesse dans laquelle je tombai au départ de

ma mere : vous sçavez qu'il me secourut avec empressement.

Dès que je fus revenüe à moi , le premier objet qui me frapa , ce fut lui , qui étoit à mes genoux. Il me tenoit la main : je ne sçais si vous remarquates les regards qu'il jettoit sur moi. Toute foible que j'étois , j'y pris garde. Il est aimable ; vous en convenez : je le trouvai de même. Il ne cessa presque point d'avoir les yeux sur moi , jusqu'au moment où je m'enfermai ; & , par malheur , rien de tout cela ne m'échapa.

J'ignorois qui il étoit : ce que vous me contâtes de votre Histoire ne me l'apprit point. Il est vrai , que je pensois quelquefois à lui , mais comme à quelqu'un que je ne croyois pas revoir. On vint quelques jours après m'avertir qu'une personne, qu'on ne nommoit pas, souhaitoit de me parler de la part de Madame de Miran. J'étois avec vous alors : je descendis ; & c'étoit lui qui m'attendoit.

Je rougis en le voyant ; il me parut embarrassé ; & son embarras me rendit honteuse. Il me demanda en souriant , si je le reconnoissois , si je n'avois pas oublié que je l'avois vû ? Il me dit , que mon évanouissement l'avoit fait trembler ; que de sa vie il n'avoit été si attendri , que de l'état où il m'avoit vûë ; qu'il l'avoit toujours présent ; que son cœur en avoit été frappé ; & , tout de suite ,  
il

il me conjura de lui pardonner la naïveté, avec laquelle il s'expliquoit là-dessus.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, elle ne s'appercevoit point que son récit me tuoit. Elle n'entendoit, ni mes soupirs, ni mes sanglots: elle pleuroit trop elle-même, pour y faire attention; &, tout cruel qu'étoit ce récit, mon cœur s'y attachoit pourtant, & ne pouvoit renoncer au déchirement qu'il me causoit.

Et moi, continua-t-elle, je fus si émue de tous ses discours, que je n'eus pas la force de les arrêter. Il ne me dit pourtant point qu'il m'aimoit; mais, je sentoís bien que ce n'étoit que cela qu'il me vouloit dire; & il me le disoit d'une façon dont il n'auroit pas été raisonnable de me fâcher.

J'ai tenu cette belle main que je vois, dans les miennes, ajouta-t-il encore; je l'ai tenuë. Vous me vîtes à vos genoux, quand vous commençates à ouvrir les yeux: j'eus bien de la peine à m'en ôter; & je m'y jette encore toutes les fois que j'y pense.

Ah! Seigneur! ils'y jette! m'écriai-je ici: il s'y jettoit pendant que je me mourois! Hélas! je suis donc bien effacée de son cœur; il ne m'a jamais rien dit de si tendre.

Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, poursuivit-elle; tout ce que je sçais, c'est que je finis par lui dire, que je me reti-  
tirois

tirois; qu'un pareil entretien n'avoit que trop duré? & il s'excusa avec un air de soumission & de respect, qui m'appaisa.

Je m'étois déjà levée, il me parla de ma mere, & puis de l'envie que la sienne avoit de me voir chez elle: il me parla encore de Madame la Marquise de Kilnare, qu'il ne doutoit point que je ne connusse, & dont il me dit qu'il étoit fort connu aussi; & cette Dame est celle, chez qui j'ai été trois ou quatre fois depuis votre convalescence. Il ajouta, qu'il voyoit assez souvent un de ses Parens, & qu'ils devoient, je pense, souper ce même soir ensemble. Enfin, lorsque j'allois le quitter, j'oubliois, me dit-il, une Lettre, que ma mere m'a chargé de vous remettre de sa part, Mademoiselle. Il rougit ne me la présentant: je la pris, croyant de bonne-foi qu'elle étoit de Madame de Miran; & point du tout. Dès qu'il fut sorti, je vis qu'elle étoit de lui: je l'ouvris en revenant chez vous, dans l'intention de vous la porter. Je n'en fis pourtant rien; & vous y verrez la raison qui m'en empêcha.

Elle tira alors cette lettre de sa poche, me la donna toute ouverte, & me dit, lisez. Je la pris d'une main tremblante, & je n'osois en regarder le caractère. A la fin pourtant, je jettai les yeux dessus; & la mouil-  
lant

lant de mes larmes , il écrit , mais ce n'est plus à moi , dis-je , mais ce n'est plus à moi !

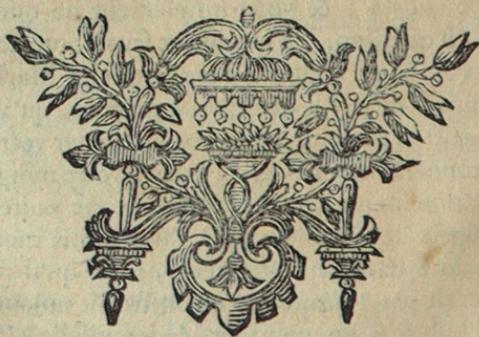
Je fus si pénétrée de cette réflexion , j'en eus le cœur si ferré , que je fus long-tems comme étouffée par mes soupirs , & sans pouvoir commencer la lecture de cette Lettre , qui étoit courte , & dont voici les termes :

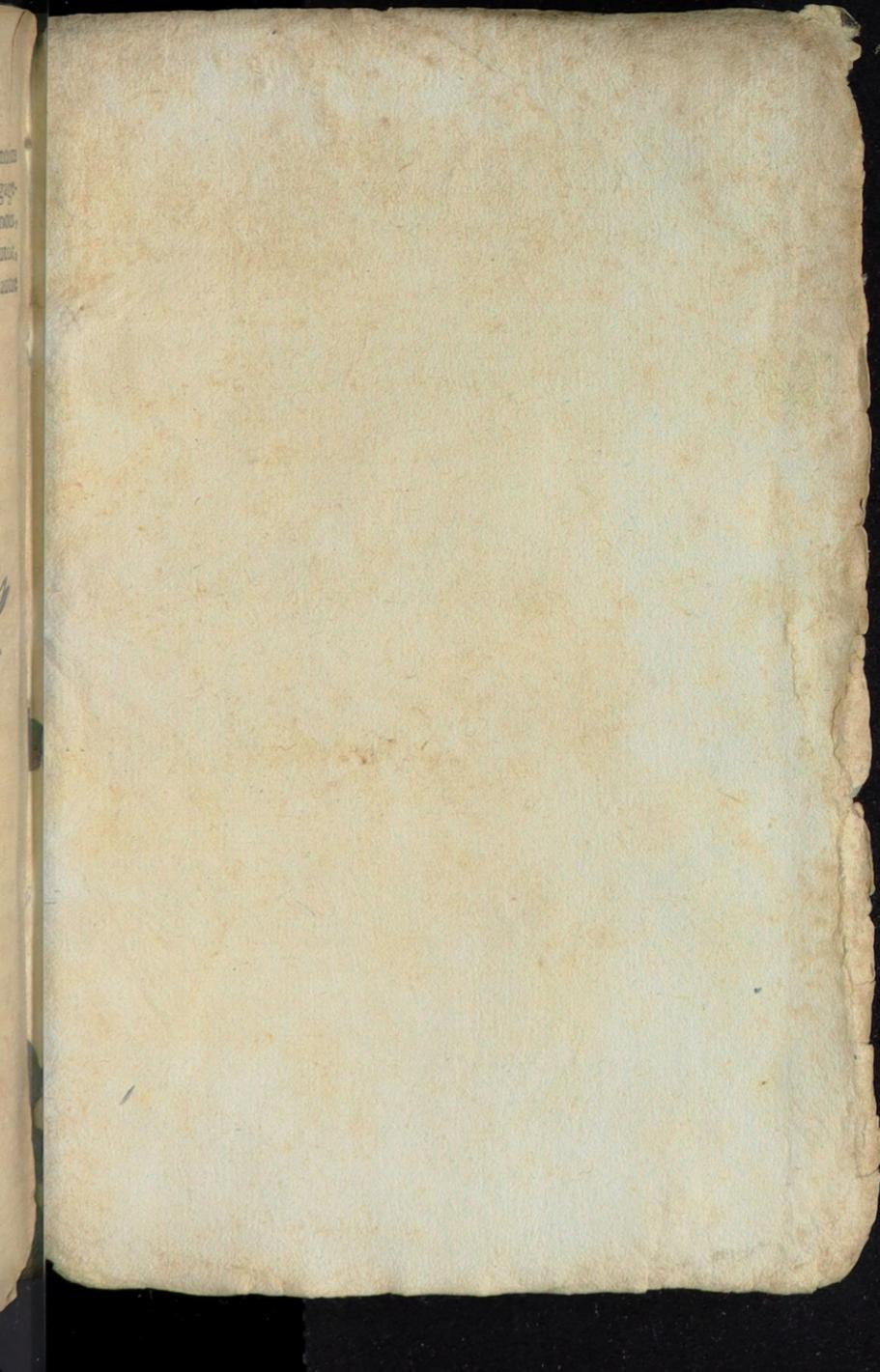
» Depuis le jour de votre accident , Ma-  
 » demoiselle , je ne suis plus à moi. En ve-  
 » nant ici aujourd'hui , j'ai prévu que mon  
 » respect m'empêcheroit de vous le dire ;  
 » mais , j'ai prévu aussi que mon trouble &  
 » mes regards timides vous le diroient ; vous  
 » m'avez vû en effet trembler devant vous ,  
 » & vous avez voulu vous retirer sur le champ.  
 » Je crains que cette Lettre-ci ne vous irrite  
 » aussi : cependant , mon cœur n'y sera pas  
 » plus hardi qu'il l'a été tantôt : il y trem-  
 » ble encore ; & voici simplement de quoi  
 » il est question. Vous aurez sans doute ac-  
 » cordé votre amitié à Mademoiselle Mari-  
 » anne : & il y a quelque apparence , qu'au  
 » sortir du parloir , vous irez lui confier votre  
 » étonnement , hélas ! peut-être votre indig-  
 » nation sur mon compte ; & vous me nuirez  
 » auprès de ma mere , que j'instruisois moi-  
 » même dans un autre tems , mais qu'il ne  
 » seroit pas à propos qu'on instruisît aujour-  
 » d'hui , & à qui pourtant Mademoiselle Ma-  
 » rianne conteroit tout. J'ai cru devoir vous  
 » en

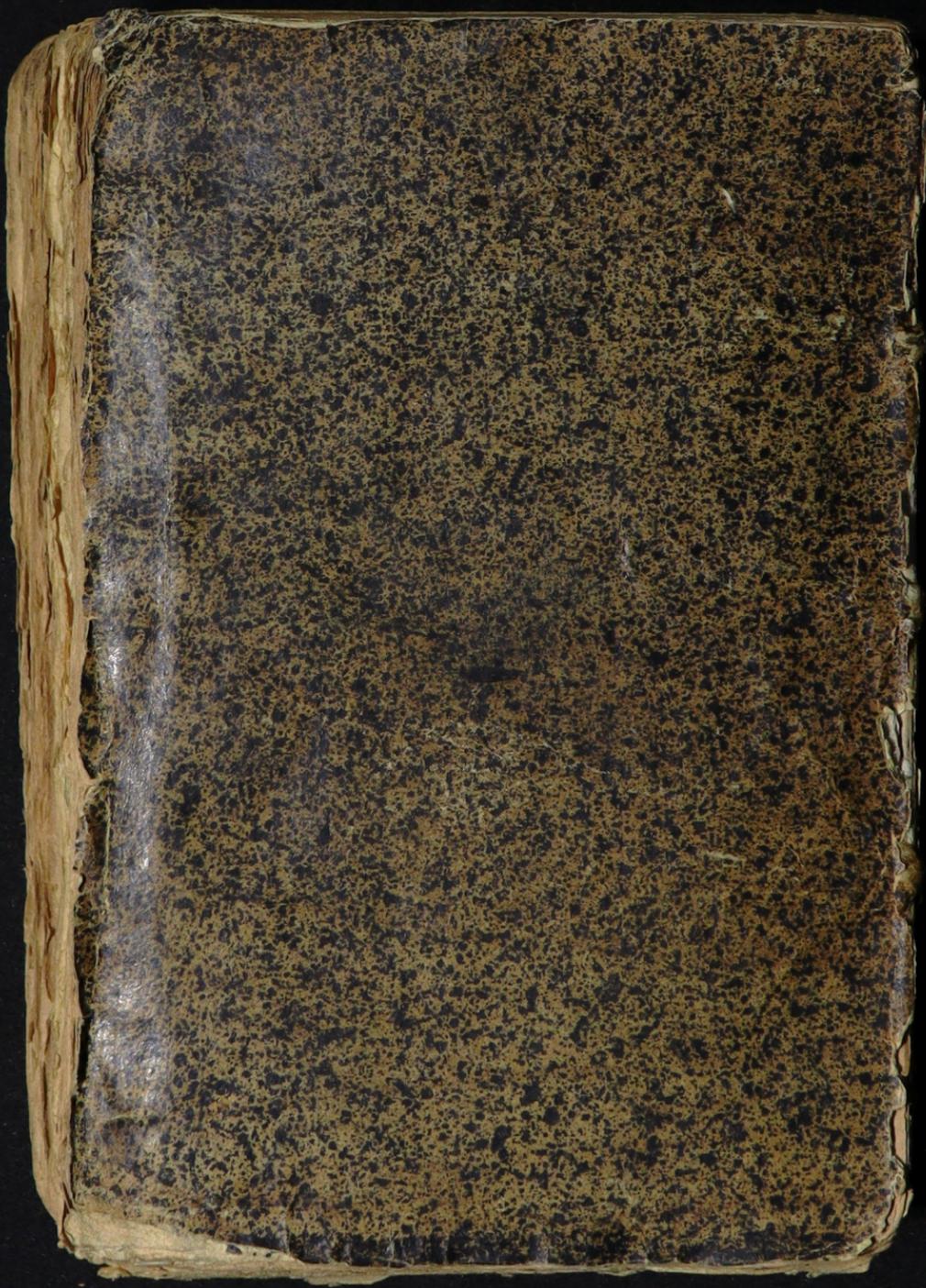
» en avertir. Mon secret m'est échapé. Je  
 » vous adore : je n'ai pas osé vous le dire ;  
 » mais, vous le sçavez. Il ne seroit pas tems  
 » qu'on le sçût ; & vous êtes généreuse. »

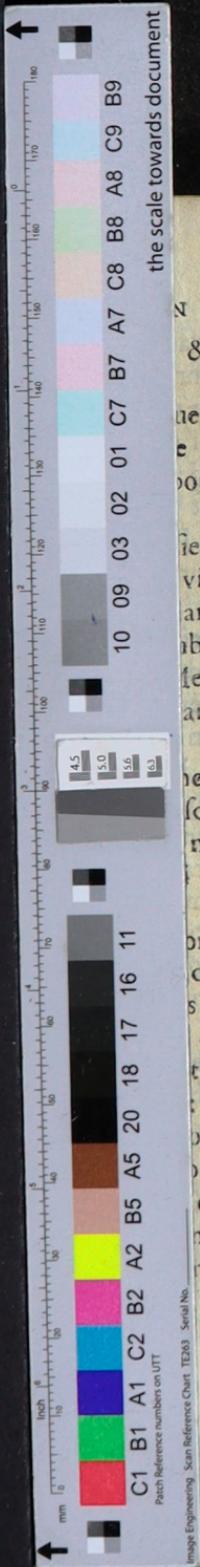
Remettons la suite de cet événement à la huitieme Partie, Madame. Je vous en ôteroïis l'intérêt, si j'allois plus loin sans achever. Mais, l'Histoire de cette Religieuse, que vous m'avez tant de fois promise, quand viendra-t-elle, me dites-vous? Oh! pour cette fois-ci, voilà sa place; je ne pourrai plus m'y tromper: c'est ici, que Marianne va lui confier son affliction; & c'est ici, qu'à son tour elle essayera de lui donner quelques motifs de consolation, en lui racontant ses Aventures,

*Fin de la septieme Partie.*









N N E. 27

& quoique tout

que je verfois, j'ap-  
pe la compagnie,  
pour s'effuyer les

gens, & vouloit  
ville restoit con-  
stant d'un air pas-  
sable de tout ce qui  
sere laissoit fran-  
sans s'embarasser

veve, Marianne;  
lorsque cela t'atten-  
me tendant sans  
de même. Ache-

ondis - je. Vous  
que vous m'éloig-  
s m'enverriez loin  
ce jeune homme,  
t au Ministre; &  
t mais, j'ai à vous  
oit empêcher Mes-  
sieurs inquiets sur le  
entre Mr. de Val-  
mais il ne se fera;  
na parole, & on  
je ne vous en ai  
pas